

Richard Abibon

# Où est le sujet ?

Inscriptions (hors la loi) et écritures (dans la loi)

---

<b>1) Sujet de la loi et sujet du fantasme. Vérité et réalité.....</b>	<b>1</b>
a) <b>Mon livre : scène primitive.....</b>	<b>1</b>
b) <b>Echos de la pratique : le bénéfice du doute .....</b>	<b>3</b>
Assurance de l'acte et doute sur le père.....	6
Label de réalité, label de vérité.....	6
c) <b>Carlos : label de réalité, label de vérité.....</b>	<b>8</b>
<b>2) Les inscriptions au bord de l'écriture .....</b>	<b>10</b>
a) <b>Lettre et lettre volée : la lettre sans signifiant.....</b>	<b>10</b>
b) <b>Inscriptions sonores : le signifiant sans lettre. ....</b>	<b>13</b>
c) <b>Les bords de la structure .....</b>	<b>17</b>
d) <b>Le phallus est-il le dernier mot de la psychanalyse ? .....</b>	<b>18</b>
<b>3) La structure de bord : la matrice de l'écriture .....</b>	<b>25</b>

## 1) Sujet de la loi et sujet du fantasme. Vérité et réalité.

### a) Mon livre : scène primitive

Dans mon dernier livre je décris comment, à partir de mes rêves, je mène une enquête à la manière d'un détective, ou à la manière de Freud dans « L'homme aux loups », en raison d'une suspicion de viol.

J'ai écrit un livre, « Scène primitive » pour rendre compte d'un soupçon de viol qui m'est venu au travers d'un rêve.

J'ai eu deux frères de 11 ans plus âgés que moi. Certains rêves, une fois interprétés me mettaient sur la piste d'un viol dont j'aurais été victime de leur part. Impossible de savoir si c'était l'un, l'autre, ou les deux. Impossible de savoir non plus s'il s'agissait de mise en scène d'un souvenir, jusque là profondément refoulé, ou de l'élaboration d'un fantasme, lui-même jusque là profondément refoulé. Je n'avais jamais eu la moindre suspicion d'une chose pareille auparavant. Comme tous les frères aînés, mes frères, c'étaient sentis lésés dans l'attention que leur portait leur mère ; pour cela, ils ne m'aimaient pas, me traitaient de « chouchou ». Et pour cela, ils m'ont passablement emmerdé toute ma vie. Mais jamais je n'aurais eu l'idée qu'il puisse s'être rendu coupable de viol. L'idée même était tellement inattendue que cela pourrait être pris pour un critère de vérité : j'ai été considérablement surpris de l'analyse qui m'était venue à l'occasion d'un rêve, puis de quelques uns qui ont suivis. Coup de tonnerre dans un ciel serein.

Et pourtant, l'analyse de tous ces rêves ne m'a pas permis d'arriver à une certitude. Au contraire, j'ai pu mettre ça en rapport avec les lavements que me donnait ma mère pour cause de constipation. Constipation qui était essentiellement dans sa tête : étant une éternelle

constipée, elle n'imaginait pas que son fils puisse être différent, et peut-être même prenait-elle un plaisir de revanche en m'infligeant ce que peut-être elle subissait elle-même. Je ne veux pas dire forcément sodomie, mais simplement le fait d'être passive dans les rapports sexuels et le fait de n'avoir pas de phallus : avoir une canule à lavement pouvait lui donner le sentiment d'être active et d'avoir ce phallus dont elle ne disposait pas, tout en usant sur moi du pouvoir qu'elle ne pouvait imposer à un autre.

Mais c'était ma mère, elle me nourrissait, à sa façon, elle m'aimait, et comme tous les petits Œdipe, je l'aimais en retour, quitte à me laisser faire dans cette histoire de lavements. Je n'avais d'ailleurs pas le choix. J'en étais donc venu à la conclusion que mon enquête avait détourné les soupçons sur les frères qui, en tant que rivaux, ne m'avaient jamais donné aucune raison de les aimer, mais bien plutôt de les haïr. L'inconscient fonctionne ainsi, en préservant ses intérêts, pas forcément la vérité. Ou alors il faut donner une autre définition à la vérité : il s'agit de la vérité des intérêts de l'inconscient. Il fabrique des mises en scène de ce qui l'arrange, ce que Freud avait réunis sous la formule : le rêve est la réalisation d'un désir. Non que j'aie eu le désir de me faire violer par mes frères ; mais j'ai eu le désir de trouver une symbolisation d'une certaine forme de persécution, celle de ma mère dans sa demande à mon égard, celle de mes frères dans leur haine d'ainés déçus de leur place. C'est le travail de la pulsion de mort, qui cherche à trouver une écriture de façon à trouver ultérieurement une parole.

Un indice, sous la forme d'un rêve, m'avait mis la puce à l'oreille. La suite de mes rêves s'est poursuivie comme une enquête à la recherche de l'établissement des faits et de l'identification du coupable. Tout cela rappelle un cursus juridico-policier. Ça, c'est le travail de la loi, mais en psychanalyse, on dérive légèrement de ce cursus, au sens où la loi prise en compte est celle du langage. Tuer l'agresseur est une forme de rétorsion, au même titre que la loi apporte une forme de vengeance aux victimes d'agression en condamnant l'agresseur. Celui ou celle qui a été victime d'un viol a été pris en objet sexuel, c'est-à-dire tout simplement en objet : son statut de sujet, c'est-à-dire de quelqu'un qui peut exprimer son désir, a été nié. Tout sujet se construit par l'acte de parler et par le fait qu'en retour sa parole est entendue ; lorsqu'elle est niée, il doit engager un cursus nécessaire à ce que cette parole lui soit restituée. Une précision est ici nécessaire : aimer quelqu'un, c'est faire de lui son objet d'amour. Mieux : c'est déposer en lui l'objet prélevé sur le premier amour, à savoir la mère. C'est incontournable et de cette ambiguïté peuvent naître quantité de malentendus. On peut bien être l'objet d'amour de quelqu'un, ça n'empêche pas qu'on puisse être reconnu dans son désir et dans sa parole qui porte le désir. Un amour ne peut fonctionner, au moins pour quelque temps, que si chacun n'est pas-tout l'objet de l'autre qui le reconnaît aussi comme sujet, ce qui est prendre en compte sa parole.

Bon an, mal an, la vengeance est ce par quoi le sujet récupère son statut de sujet, en redevenant actif là où il a été passif, soit par des actes, soit en trouvant cette capacité de porter plainte auprès d'un tiers, la justice. Ça n'apaise pas toujours la soif de vengeance. On voit ainsi des sujets revendiquer sans cesse la justice, même pour de petites choses, ces sujets ne sachant pas eux-mêmes quelle est la grande chose refoulée qui les motive à trouver dans le moindre prétexte un sujet de se plaindre. Ce sont souvent des femmes, persuadées d'être lésées de leur phallus, mais ne serait-ce que par mon exemple, on voit que les hommes ne sont pas à l'abri de ce genre de chose. En l'occurrence, avec sa canule à lavement, ma mère n'a pas fait autre chose que me mettre en position féminine : c'est donc une castration. Lacan l'avait montré à propos de *La Lettre Volée* : la possession de la lettre féminise. Mais c'était aussi nier mon statut de sujet, car d'un côté on me forçait à manger et de l'autre on me forçait à déféquer, niant toute emprise de moi-même sur mon propre corps c'est-à-dire sur ses entrées et ses sorties.

Où l'on voit que la loi censée faire limite entre ce qu'on peut faire et ce qu'on ne doit pas faire, implique aussi cette limite qu'est l'image du corps. On ne doit pas franchir les limites du corps d'un autre sans son consentement, que ce soit avec un phallus ou avec un couteau ou une balle de revolver. On ne pénètre pas chez un autre sans son consentement, c'est-à-dire sans sa parole. Autrement dit encore si on veut qu'un enfant accepte de s'introduire au monde de la loi, il faut commencer par se l'appliquer à soi-même.

Mon aventure n'est pas exceptionnelle. Compte tenu de tout ce que j'entends sur le divan, j'ai donc la prétention de croire qu'il s'agit d'un universel, mais c'est justement la voie par laquelle je suis passée, avec ses doutes et ses soupçons mal placés, qui va donner cette prudence de ne pas plaquer mon aventure sur tous les particuliers qui viennent me voir, porteurs d'une telle plainte. Je pense à une collègue à laquelle je racontais ma mésaventure à l'époque où je découvrais ces rêves et les soupçons qu'ils faisaient naître ; elle m'avait répondu du haut de ses certitudes de psychanalyste : tu avais donc le désir de te faire enculer par tes frères. C'est l'exemple type de bêtise à prétexte psychanalytique.

Tout ceci n'est pas nouveau puisque Freud s'est trouvé confronté à cela dès la naissance de la psychanalyse. Cependant, c'est nouveau chaque fois qu'un nouveau sujet s'y coltine. Et, pour écouter les gens qui sont dans cette plainte, ou dans n'importe quelle plainte d'ailleurs, il faut en être passé par cela, car la lecture des ouvrages théoriques n'est d'aucune aide. La conviction acquise auprès de la certitude d'un autre, à savoir l'auteur d'un ouvrage, n'est rien en comparaison à la conviction qu'on éprouve à reconnaître un chemin déjà parcouru. Autrement dit, l'universel de la structure peut bien avoir été établi, il implique en son sein qu'on n'y accède que par des voies particulières.

Les rêves analysés, les soupçons de viols décortiqués n'ont amené aucune certitude quant à un viol de mes frères, ni dans un sens, ni dans un autre. La seule certitude c'est celle de leur vengeance d'ainés lésés, eux aussi, dans leur position de phallophore pour la mère. Et la certitude des lavements de ma mère que j'interprète après-coup comme viol. Ce qui est certain, ce sont ces lavements, et non l'intention de viol de ma mère. Je pense que si c'était le cas, c'était de toute façon très inconsciente chez elle. Elle faisait ça « pour mon bien » comme toutes les choses sadiques que l'on fait aux enfants au nom de leur bien.

Ma conclusion toute provisoire est donc que l'inconscient, voulant préserver les intérêts libidinaux envers ma mère, a détourné les soupçons sur mes frères, qui ont un parfait profil de coupable. C'est une conclusion suffisamment soulageante qui vaut comme traversée du fantasme. L'enquête à travers les rêves a été élaboration du fantasme, la non-conclusion quant à un viol équivaut à la traversée du fantasme. Le cursus n'a pas résolu le problème sur le plan de la justice, mais il a amené ce que Lacan avait nommé la dit-solution, la solution par le dire. Par ce dire, j'ai été mis sur la piste d'une autre explication : une scène primitive dont j'aurais été témoin et dont la réalité n'importe finalement pas plus que celle du rêve. Par ce terme « scène primitive », j'entends cette scène d'un coït de mes parents et dans laquelle, ne disposant pas des concepts nécessaires pour la comprendre, je me suis trouvé impliqué, m'identifiant autant à ma mère qu'à mon père, avec ce fantasme d'être mon père pour ensemencher ma mère de moi-même afin que, identifié cette fois à ma mère, je puisse donner naissance à moi-même. En fait c'est le cursus de parole qui m'a amené à me mettre au monde moi-même comme sujet et, bien plus qu'un procès en justice, c'est le cursus qu'on peut attendre d'une analyse.

## **b ) Echos de la pratique : le bénéfice du doute**

Cette loi-là, c'est la structure. Cette structure inclut le doute comme tel, en même temps que toute une zone de frange dans laquelle, entre inceste ou pas, viol ou pas, la loi ne peut pas trancher. Ça concerne donc tout le monde dans le fantasme. Ça peut d'autant moins

trancher quand il s'agit de faits remontant à un âge très tendre dans lequel nous n'avions encore pas accès à la parole. Tant qu'on n'a pas appris à parler, comment mettre en mémoire quoi que ce soit ? Se souvenir consiste en effet à nouer une liaison entre représentations de choses et représentations de mots. Apprendre à parler, c'est apprendre à nouer des liens de façon à construire une chaîne signifiante, mais aussi des liens avec le monde extérieur qui s'institue grâce à l'autre qui pointe du doigt les objets comme organisation de lettres. J'entends lettres, ici, au sens du hiéroglyphe et du caractère chinois. Avant toutes ces étapes et dans toutes les étapes intermédiaires, celles où on commence à posséder quelques rudiments de langage, mais encore pas tout, ça ne cesse pas de ne pas s'écrire ; par contre ça peut s'inscrire c'est-à-dire laisser des traces, mais ces traces n'étant pas organisées, elles restent floues. Tout cela n'est donc pas entré dans la loi du langage, empêchant que quelque loi que ce soit puisse trancher.

Ensuite, il y a une infinité de modalités qui, côté enfant, s'inscrivent comme flou ou s'écrivent comme souvenirs, dans lesquels même notre jugement d'adulte aurait du mal à trancher. Par exemple il faut bien nettoyer les bébés, et ça suppose de leur nettoyer la zone sexuelle. Ce n'est pas rien. Tout le monde affecte de prendre ça en toute innocence. Il n'empêche, ça contribue à sensibiliser la zone sexuelle. Chacun le fait avec plus ou moins d'insistance, plus ou moins de soin, plus ou moins de tendresse, plus ou moins de sensualité. Ça s'arrête où ? Ça va où ? Sachant que le parent baigne déjà dans le fantasme, lui-même construit sur la base de souvenirs originaires refoulés, voire seulement inscrits et non écrits ? Et les bains pris avec les enfants sous prétexte de gagner du temps ou de jouer avec eux dans le bain... qu'est-ce ?

Un de mes analysants a mis dix ans avant de me parler d'un souvenir datant de très jeune : pour le nettoyer, sa mère lui enfonçait un doigt dans le cul. Et pour le contraindre à ne plus faire pipi, elle menaçait son zizi avec la flamme d'une allumette. Ceci dit, pour lui, il s'agit du souvenir de faits réels ; je n'ai pas de doute, au sens où, pour moi, je considère que c'est sa *vérité*, et ça me suffit. Je ne suis pas un inspecteur de police qui cherche la *réalité* des faits. Et, en tant qu'analyste, je n'ai pas à juger non plus. L'important, c'est qu'il ait pu le dire. C'est là où les modalités de la justice s'opposent à la méthode psychanalytique. Ce n'est qu'après de longues années où l'analysant peut faire l'expérience de ce que son analyste ne juge pas qu'il peut enfin se risquer à dire ce qu'il taisait auparavant, soumis à l'épée de Damoclès d'une justice imaginaire.

J'ai entendu aussi une analysante témoigner de sa mère qui nettoyait le bébé de sa fille, la sœur de mon analysante. A la fin de chaque change, elle mettait le zizi du bébé dans sa bouche en un long et amoureux baiser. Mon analysante me dit qu'avant d'être sur le divan, elle n'avait jamais trouvé cette pratique problématique, puisqu'elle avait l'impression que c'était naturel et que tout le monde faisait ça. Du coup elle s'interrogeait sur elle-même bébé : et si ma mère m'avait fait subir le même traitement ? Mais pour l'instant elle n'a aucun souvenir.

C'est partant de constats semblables que Freud en avait conclu à l'Œdipe, c'est-à-dire l'inceste, comme structure universelle, pensant que, dans beaucoup de cas, il ne s'agissait que de fantasmes. Ça n'empêche pas la réalité d'autres cas, avec l'immense frange intermédiaire où on ne peut pas savoir. Ça n'empêche jamais la construction de fantasme, qui concerne tout le monde, ni la structuration de celui-ci sur la base de telles inscriptions, elles – mêmes se trouvant peut-être la trace de ces soins précoces pratiqués avec plus ou moins de sensualité. Ça peut aller de la rigidité hygiénique jusqu'au viol.

Outre le nombre infini des modalités particulières de rapport aux enfants, les différentes cultures apprécient différemment le critère de l'inceste. Pour un certain nombre de psychanalystes modernes, il ne faut pas que les enfants aillent dans le lit de parents. Mais autrefois dans les pays occidentaux et spécialement dans les classes paysannes et populaires il

n'y avait qu'une pièce et qu'un lit pour tout le monde. En Chine, c'est encore la règle pour une grande partie de la population à la campagne. Est-ce à dire qu'il n'y avait pas d'inceste autrefois en Europe et qu'il n'y a pas d'inceste aujourd'hui en Chine ?

Cela nous incite simplement à prendre les problèmes avec plus de distance. L'inceste n'est pas à cantonner au simple rapport Œdipien à la mère, il est à lire comme un phénomène de langage, dont Freud nous avait fourni la formule : prendre les mots pour des choses, ce qui est la clef de la psychose. Prendre les mots pour des choses, c'est en effet laisser les mots copuler avec les choses, c'est-à-dire être dans une fusion avec les choses, fusion dont la réunion de la mère à l'enfant n'est qu'un cas particulier. Cela pourrait se traduire par la formule « cet enfant *est* mon phallus » en place de : « cet enfant est *métaphore* de mon manque ». La différence entre les deux formules, c'est que la seconde institue un bord entre l'enfant et la mère, entre les mots et les choses, bord qu'on pourra nommer Nom-du-Père si on veut, sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait un rapport certain avec le père de la réalité.

D'une manière plus générale, que fait la loi? Qu'est-ce qu'un procès? Il y a la nécessité de mettre un criminel hors d'état de nuire; il y a l'idée de vengeance des victimes, que l'état se charge d'accomplir; mais il y a surtout ceci : tout crime est un acte sans parole, un acte aussi dissimulé que possible. Le procès, c'est ce qui tente de remettre des paroles là où elles ont manqué. En d'autres termes, c'est remettre un bord symbolique entre le criminel et sa victime. C'est tenter de réparer une faille dans le langage. Et malgré l'extraordinaire appareil d'enquête déployé, on n'aboutit pas toujours à une certitude, notamment avec les affaires concernant des mineurs. Les faux témoignages sont légions, on a pu s'en apercevoir. Et il y a des histoires "réelles" où les victimes ne sont pas crues.

Il importe donc que la psychanalyse ne se situe pas sur ce terrain. Il ne s'agit pas d'obtenir vengeance, réparation, condamnation. Il s'agit seulement de parler et justement, parce qu'on se met à l'écart de tout acte et de tout jugement, cette position ouvre les conditions à ce que toutes les paroles puissent se dire. Et souvent, il y faut combien de temps !

Voici par exemple le témoignage, reçu sur le divan, à propos d'un acte délictueux dont il n'est pas facile d'établir la réalité. Dès sa première séance, cet homme m'avait raconté tout le drame de sa vie : quand il était petit, il a tué et rendu aveugle. Il a donné un coup de canne sur la tête d'un enfant et cet enfant est mort. Il a retourné un pot de peinture sur la tête d'un autre enfant et cet enfant en est resté aveugle. Son père lui a fait jurer de retrouver cet enfant lorsqu'il serait grand et de lui donner la moitié de son salaire toute sa vie. Et lui d'en rajouter en disant : et je l'aiderai en tout et il sera mon ami. Ceci lui a fait péter les plombs à plusieurs reprises. Il voyait un homme barbu conduit vers la guillotine, et il ne cessait de se demander s'il était cet homme, ou s'il était le bourreau. Selon les moments il se voyait plutôt l'un ou plutôt l'autre, ce qui signifie qu'il était bel et bien son propre bourreau. En jeu, évidemment son sentiment de culpabilité à l'égard de ces souvenirs d'enfance auxquels j'ai cru un temps, jusqu'à ce que, un jour qu'il le racontait pour la Nième fois, je fus surpris soudain par un détail, je n'arrive plus à me rappeler lequel. Et tout d'un coup il m'était venu de lui poser la question : mais, vous l'avez vu mort, cet enfant ? Non. Il se revoyait donner le coup de canne, mais c'était tout. Comment savez vous qu'il est mort alors ? Mon père me l'a dit. Et l'autre enfant, comment avez-vous su qu'il était devenu aveugle ? Mon père me l'a dit. Donc j'avais dit : tout vient des dires de votre père ; vous n'avez aucune certitude quant à la réalité de cette mort, quant à la réalité de cet aveuglement.

Il s'est néanmoins accroché encore un bon moment à cette idée, tenant à ce que ce soit un souvenir. Dans le même temps, il faisait les démarches pour partir de chez sa mère chez laquelle il habitait encore à l'âge de 50 ans. Et à présent il vit seul dans son appartement et il a pu me dire récemment : que j'ai donné un coup de canne ou pas, que l'enfant soit mort ou pas, que l'autre soit aveugle ou pas, on s'en fout, je vais pas me gêner ce qui me reste de

vie avec cette culpabilité. Voilà, il était parvenu au doute après avoir vécu avec la certitude de la réalité du fantasme la plus grande partie de sa vie.

Est-ce à dire que c'est à tout coup du fantasme ? Non. L'important n'est pas là, l'important est dans l'ouverture que représente le doute.

#### Assurance de l'acte et doute sur le père

Je reçois une autre dame depuis des années ; à présent, elle a largement passé la cinquantaine et elle rêve encore de son beau père lui faisant des attouchements lorsqu'elle était adolescente. Elle aussi, elle me dit que ce sont de vrais souvenirs. Son rêve est exactement la même chose que son souvenir puisqu'elle dit que ça lui est arrivé à l'adolescence. Sa venue en analyse a fait presque disparaître le cauchemar. Il ne revient que de manière épisodique alors qu'il était là toutes les nuits. Mais dès qu'elle arrête l'analyse (elle a essayé, pensant qu'elle était mieux) ça revient... donc elle revient en analyse. Elle fait beaucoup moins malade que l'homme dont je viens de vous parler. Elle n'a jamais été hospitalisée, ni étiquetée schizophrène, et pourtant la fixité de son symptôme paraît bien plus grave. Elle ne parvient pas au doute. Serait-ce parce que cette fois il s'agit de réalité ? C'est possible. D'une autre côté elle ne parvient pas à dépasser cette expérience par un « on s'en fout », comme le monsieur précédent. Peut-être est-ce indépassable en effet.

Pourtant dans son analyse, elle avait pu dire son doute sur un autre aspect du problème : cet homme présenté comme son père n'était peut-être pas son père. Après le début de son analyse, elle a enquêté auprès de sa famille et finalement auprès de sa mère, qui a confirmé : oui, cet homme n'était pas son père, elle s'était faite violée alors que son « père » alors son fiancé, était à l'armée en Indochine. A son retour il avait « accepté » cet enfant fait dans son dos, et le mensonge avait été institué. Ce qui est cohérent avec ceci que, ayant enquêté auprès de ses sœurs, elle savait à présent qu'elle était la seule à avoir subi des attouchements. En effet, ce beau-père pouvait logiquement lui faire payer par un presque viol le soi-disant viol de sa fiancée dont cette fille, mon analysante, était le résultat. Je dis soi-disant viol car elle n'y croit pas, son enquête lui ayant fait entendre que sa mère avait eu un autre petit ami tout à fait assumé pendant l'absence de son fiancé.

Donc, les doutes tournent autour du statut de l'agresseur, mais pas de son identité, ni sur la réalité de l'agression. Elle a pu dissiper quelques doutes et celui sur le viol subi par sa mère reste tout relatif. En fait, elle est persuadé qu'il s'agit d'un mensonge.

Il se trouve que, ayant été débarrassée de la récurrence du cauchemar des attouchements, elle voyait son beau père dans la vie de veille derrière elle, parfois, lorsqu'elle entraînait dans la salle de bain. Y a-t-il là l'indice d'un autre souvenir, encore plus refoulé voire, celui-là, forclos ? Là, c'est moi qui doute, mais pas elle. Elle le voit dans la réalité, sachant pourtant parfaitement qu'il ne s'agit que d'une image, mais elle n'y voit aucun indice de souvenir.

#### Label de réalité, label de vérité

Tout cela pose la question de ce qui s'est écrit dans la mémoire. Certains événements en sont extraits avec le label « pur enregistrement de la réalité » d'autres avec le label « pur fantasme », ce qui ne donne en rien une certitude quant à la vérité du label. La preuve, certaines écritures bénéficient du label « réalité » et sont donc vues dans la réalité, alors que ce sont les hallucinations. Et puis, il y a toute une série d'image dont on ne sait pas s'il s'agit de réalité ou de fantasme, et enfin il y a des inscriptions, c'est-à-dire des éléments graphiques pour lesquels il n'y a pas que le label qui soit illisible.

La question de la réalité du souvenir suppose un critère qui établirait la vérité de cette réalité. La question se déplace donc du contenu au label qui établit la vérité du contenu. Et la

question se reproduit au label : qui va établir la vérité du label ? On voit aussitôt qu'il s'agit d'une question sans fin.

L'homme qui aurait tué et rendu aveugle a pu modifier son positionnement dans la vie lorsque nous nous sommes aperçu d'où venait le critère de vérité : de la parole du père. Ce qui laissait planer un doute sur la vérité de celle-ci. Dans le souvenir de cet homme, il est vrai que son père l'avait dit, mais il n'était pas forcément vrai qu'un enfant soit mort et un autre rendu aveugle.

Dans le cas de la dame qui rêve sans cesse des attouchements de son beau père... il est vrai qu'elle en rêvait toutes nuits et que ce rêve n'est qu'une production imaginaire. Mais il semble vrai que ce soit une réalité, puisqu'elle possède dans son souvenir conscient, exactement la même scène répétée. C'est peut-être bien ce qui fait la difficulté de sa situation dans laquelle aucun doute ne peut apparaître. Elle ne peut pas mettre un bord entre elle et son beau-père, pas plus qu'elle ne peut mettre un bord entre la représentation comme souvenir de la réalité et la représentation comme cauchemar. C'est peut-être bien pour ça qu'elle ne peut s'en débarrasser. Lorsqu'elle se débarrasse du rêve, elle se trouve embarrassée d'une hallucination.

D'un autre côté, à force de me raconter le même rêve et aucun autre, elle est quand même parvenue à me raconter un rêve dans lequel elle se voyait à son mariage avec une robe de mariée qui n'avait rien à voir avec celle de la réalité. Cette robe-là était munie d'un nœud sur la poitrine et ce nœud tombait tout le temps. Elle me l'a répété trop souvent sans pouvoir décoller de cette représentation, encore une, dont pourtant, cette fois, elle ne pouvait dire autrement : ce n'était pas une reproduction de la réalité. C'était donc une métaphore. De quoi ? Je suis intervenu par quelques questions. La rapidité de l'échange, compte tenu du débit de parole de cette dame, ne m'a pas permis d'en retenir le menu. Ce qui m'en revient, c'est qu'elle a fini par y reconnaître une affaire sexuelle qui l'embarrassait fort : la castration. Or, la castration, c'est bien cela qui fait fondamentalement métaphore de la séparation entre les mots et les choses.

Autrement dit, repérer l'inceste ne suffit pas : l'autre fondement de la loi s'établit dans la castration qui trace l'écriture de l'image du corps. Sans sexe, pas d'image du corps. Et quand je dis sexe, je veux dire castration. C'est toujours autour de ce manque dans l'image que ce construit l'image du corps, ce qui fait du phallus le bord sur lequel s'érige l'humain. Le fantasme de castration est le label qui va garantir la différence entre les mots et les choses, comme le -1 qui assure la limite d'un espace, selon Poincaré<sup>1</sup>.

Dans son rêve d'inceste, rêve conforme à la réalité, cette femme refusait de mettre en scène son propre sentiment, attribuant le tout de la scène à l'autre c'est-à-dire à la réalité de sa situation de femme. Elle rejetait les hommes en bloc, leur vouant une haine à la mesure de ce qu'elle avait subi, sans se rendre compte qu'elle mettait dans cette scène de la réalité toute l'angoisse qui lui venait de son statut de femme, bien trop confirmé *dans sa forme fantasmatique* par la réalité. Elle rejetait son beau père et les hommes dans un même élan, en juste retour du rejet qu'elle avait subi de la part de ce beau père pour lequel sa présence même témoignait de la tromperie de sa femme. Or qu'est-ce que tromper ? C'est modifier la réalité.

Bref, la réalité était venu mettre un label de vérité au fantasme, d'où la fixité du symptôme : on ne change pas la réalité, ce qui est bien entendu un fantasme. Tout se passe comme dans ces cas où on a longtemps fantasmé la mort du petit frère et un jour, par hasard, cette mort survient. Cette réalité vient donner un label de vérité au sentiment de culpabilité, en rapport avec un événement qui n'avait aucune raison d'entraîner la culpabilité du sujet.

En repérant la castration, mon analysante repère la différence des sexes, mais pas encore, selon moi, le fait qu'elle a tenu la castration comme témoignage, label de son

---

<sup>1</sup> Poincaré, « Dernières pensées » (Flammarion). J'ai développé cet aspect de la question dans mes livres et dans de nombreux articles lisibles sur mon site.

sentiment de culpabilité, celui de sa mère que son beau père lui a fait assumer. Sa mère racontait qu'elle était le fruit d'un viol : le viol fait retour dans le réel.

En définitive, je n'ai aucun moyen de savoir si effectivement elle a été attouchée par son beau père ou si c'est un faux souvenir traduisant le mensonge de la mère. Pour elle, c'est une réalité qu'elle ne cesse pas de revivre, et lorsqu'elle cesse d'en rêver, l'image du beau père surgit dans la réalité. Et pour elle, c'est moins traumatique ! Elle parle de cette image avec un détachement qui contraste singulièrement avec l'horreur que lui inspire son cauchemar. Détachement est bien le mot : le cauchemar se passait à l'intérieur d'elle, c'est-à-dire qu'il entrait en elle sans son consentement, tandis que l'hallucination reste à distance. Où il faudrait puiser une nécessaire relativisation du caractère pathologique de l'hallucination, celle-ci étant ici plutôt un indice de guérison.

### **c ) Carlos : label de réalité, label de vérité**

Dans « La dénégation » Freud évoque le symbole de la négation comme le label « made in Germany » de l'inconscient. Lacan est allé un peu plus loin en pointant le « ne » explétif ou discordantiel de la langue française comme critère d'une manifestation de l'inconscient. Dans les deux cas il s'agit d'une particule témoin d'une contradiction, ce qui est la raison même de l'existence de l'inconscient. Lorsque deux pensées ou deux sentiments sont contradictoires, l'une s'efface au profit de l'autre, la première trouvant refuge dans l'inconscient. « Je crains qu'il ne vienne » énonce ainsi à la fois la crainte *et* le désir de voir venir le « il » en question.

Je viens de voir *Carlos*, le film d'Olivier Assayas, relatant la vie du terroriste du même nom, qui a sévit en Europe et au moyen orient dans les années 70 et 80. J'en ressors avec le sentiment d'avoir assisté à la réalité, et d'en savoir plus sur l'histoire du monde à une époque récente. D'où me vient ce sentiment ? De ce que les noms des lieux et des personnages et conservé. Le réalisateur ne s'est pas embarrassé de pseudos. Comme j'ai moi-même été témoin de certains de ces évènements dans ma jeunesse, via la télévision, cela organise une première corrélation : ce que je vois au cinéma comme fiction, je l'ai vu aux actualités à la télévision. En fait, je regardais très peu la télévision à cette époque, et je ne suis pas sûr du tout d'avoir vu ces images de détournements d'avion. Mais, pour le moins, on en parlait, à la radio et dans les journaux. Le réalisateur a eu cette idée de génie de ponctuer son récit en images d'images empruntées aux journaux télévisés de l'époque ; donc des images censées être « vraies ». Elles apportent donc une sorte de label aux images du film qui sont reconstituées avec des acteurs a sein d'une fiction tout à fait palpitante. De plus, chaque nouvelle séquence est annoncée avec des écritures apparaissant en surimpression sur l'image, indiquant les lieux les dates et le véritable nom des personnages. « Ambassade de France en Hollande, aout 74 » « aéroport de Vienne, juillet 77, chancelier Krieski<sup>2</sup> », etc. ce sont ces écritures, qu'elles soient d'images (les journaux télévisés) ou alphabétiques (les lieux, dates et noms) qui délivrent le label de « réalité » et de « vérité » à cette œuvre de fiction.

Quant à savoir si elle est vraiment vraie, il faudrait que je me retape tout un travail d'historien à partir des archives, ce que je me garderai bien de faire. Ce n'est pas mon métier.

Ceci peut-il toutefois nous donner une indication sur la façon dont fonctionne le label ? Dans le film, c'est le fait que la fiction prenne référence : d'une part sur des images télé « réelles » d'autres part sur des écritures référant à la réalité des lieux et des personnes.

D'un autre côté, le film m'a réservé une surprise. Carlos est un terroriste, donc un hors la loi. Cela au moins ne fait pas de doute. Cependant le film laisse entendre qu'il se référerait à une loi supérieure qu'il plaçait dans l'idéologie. Lors d'un dialogue, il affirme à son

---

<sup>2</sup> N'étant pas historien, je ne suis pas allé vérifier ces références que je puise dans ma mémoire du film. Je m'intéresse au label de vérité, pas à la vérité historique.



interlocuteur que sa seule religion est le marxisme, qu'il n'a connu que ça depuis tout petit, ses parents étant déjà marxistes au point d'appeler un de ses frères Lénine et lui même Carlos Illich. Or, voilà que survient 89 et la chute du mur de Berlin. Les pays de l'est ne sont plus là pour le soutenir, comme ils l'avaient fait jusqu'à présent. Carlos ne trouve plus aucun pays pour l'accueillir, sauf le Soudan. C'est là que viennent le trouver des émissaires de l'Iran des ayatollahs. Entre temps a eu lieu la révolution islamique. Et voilà notre Carlos énonçant benoîtement à ses interlocuteurs que l'Islam est sa seule religion et qu'il s'est marié selon le rite musulman. C'est là que je comprends le peu de valeur des idéologies qu'il met en avant. En fait, me dis-je, sa seule valeur, c'est le terrorisme, c'est le fait d'être hors la loi. Il se sert de l'idéologie de qui et prêt à le soutenir dans son mode de vie, voilà tout.

Je me dis ça, certes. Mais ce n'est que ce que je déduis de ce que j'ai lu dans le film. Le label de réalité a fonctionné pour tous les événements relatés, les prises d'otages qui ont eu lieu, les avions qui ont été détournés, les gens qui sont morts. Mais quant à la conviction de l'homme censé être derrière tout cela, quelle foi puis-je accorder à la mise en scène du réalisateur ? Compte tenu de bon fonctionnement des critères de réalité et de vérité pour les événements, j'ai le sentiment que cela fonctionne aussi pour la conviction de l'homme. C'est là qu'avec un peu de recul, je me pose la question, sans pouvoir apporter aucune réponse.

Néanmoins, par l'édification d'un label de réalité, la loi de la structure laisse entendre que, sans qu'on puisse étendre ce label au domaine de la conviction, que cette conviction n'est pas une loi idéologique supérieure, mais dans le fait de pouvoir rester hors la loi. Autrement dit, malgré d'inexistence du label sur la conviction, la conviction s'établit hors la loi que la conviction de Carlos, c'est de rester hors la loi. Voyez qu'entre les deux domaines celui de la réalité des événements historique et celui de la conviction du terroriste, nous franchissons un bord sans toujours y prendre garde, et ce bord nous amène au bord de l'interrogation sur la réalité soit, au bord de la réalité elle-même, c'est-à-dire au saut dans le domaine de la vérité.

S'il y a une écriture de la réalité sous la forme de la représentation, y a-t-il une semblable écriture du label de réalité et est-elle différente du label de vérité, si ce dernier possède également une écriture ?

En tant que psychanalyste, seule compte pour moi la vérité du sujet, mais ça n'empêche pas de faire tout un travail sur la question du label que le sujet lui-même appose aux représentations dont il est le détenteur. Ainsi, la dame qui voit son ex-beau-père derrière elle, estampillé « réel autant qu'imaginaire ».

Trouver un label de réalité et un label de vérité, c'est trouver un bord. C'est d'abord un bord entre l'objet (réalité) et le sujet (vérité). Car on s'aperçoit vite que ce qui n'est pas réalité ne l'est pas parce que c'est une vérité pour le sujet. En ce sens, la réalité n'est autre qu'une vérité partagée par plusieurs sujets. C'est un élargissement de la zone du critère de vérité, donc un élargissement de son bord. Il importe donc de construire un concept clair de ce qu'est un bord, l'écriture d'un bord, le bord de l'écriture, et peut-être bien l'écriture comme équivalent du bord.

Je viens de faire le tour d'un certain nombre de questions que me pose ma pratique, aboutissant surtout à une certaine problématisation plus qu'à une réponse. On aura compris, j'espère, que l'objectif de cette recherche n'était nullement d'établir un diagnostic chez les analysants dont j'ai parlé, mais de tenter d'établir les moyens de ma propre conviction dans le transfert. Cette conviction personnelle matinée d'incertitude n'est certainement pas rien, à mon insu, dans la façon par laquelle l'analysant affirme ou doute, croit à la réalité de son fantasme ou en la réalité de son souvenir, substituant éventuellement l'un par l'autre.

Après un passage fondamental par le fantasme qui me fonde, j'en suis venu à faire part de propos entendus dans la bouche d'analysants. Ce n'est pas sans me poser quelques

interrogations éthiques qui restent pour l'instant sans solution. Il faut bien que la recherche avance, et si celle-ci reste purement théorique, elle court le risque de tomber dans la croyance en la théorie comme fantasme fondamental. Je prends le pari qu'il y a nécessité d'en sortir, et je ne vois pas comment le faire autrement qu'en en parlant, selon la règle de la psychanalyse.

Cependant, s'il est nécessaire de faire référence à la pratique de l'analyste, la référence fondamentale me semble se situer dans la pratique de l'analysant, qui est le seul à pouvoir en parler. Ceci constitue en soi un label de vérité, au sens de vérité du sujet qui parle, le sujet de l'énonciation qui dans ce texte ne peut être que moi-même. Retournons-y donc.

## 2) Les inscriptions au bord de l'écriture

### a) Lettre et lettre volée : la lettre sans signifiant

Voici un rêve personnel :

*Je démarre une rando. Beaucoup de monde, dont mon ami Henry évidemment, puisqu'il en est le guide. La rando doit démarrer devant une grande montée sur une montagne assez blanche. Tous les gens disent que c'est difficile et qu'il aurait fallu démarrer plus loin, de la route ; moi je trouve que c'est bien. Sauf que je dois quand même revenir à la route, vers le bus, pour prendre mes lunettes de soleil. Sur le chemin, je croise un groupe d'aveugles faisant la queue pour entrer dans la prison, mais je sais que ce ne sera qu'un passage ; après, ils feront la rando avec nous. Au départ, cette rando a été organisé par ce groupe intitulé « aveugles ».*

*Arrivé en haut de la grande montée, comme je suis parti en retard, je sais plus où sont les autres. Il y a foule ; je me dis qu'il faut partir tout droit, en suivant les gens ; ça me rappelle la montée au point culminant de la Bulgarie, où il y avait tant de monde. Je descends de l'autre côté, et c'est là que je retrouve le groupe et que je discute un peu avec Sylvie qui ressemble à Anna. Puis je me retrouve devant avec des gens qui ont des conflits avec Henry, des gens qui ne suivent pas. Sylvie me demande si je passe le Noël avec elle, pour moi c'est évident, mais faut qu'on en discute. Elle évoque les dates du 29 ou 30 décembre...c'est très curieux.*

*On se retrouve dans une plaine, la vallée du Rhône en Provence. Je suis devant, j'ai pris de l'avance, marchant sur une sorte de digue en pleine campagne. Peut-être des vignes à droite et à gauche. Je descends de cette digue et je passe dans une cour toute petite. Il y a là une masure sans fenêtre, une baraque de berger abandonnée. Sur la porte condamnée, des traces de couleurs, comme s'il y avait eu des affiches autrefois et que celles-ci, délavées par la pluie et le soleil, avaient fini par se dissoudre, ne laissant que quelques couleurs incrustées dans le bois. Je sors de cette cour par une porte très étroite, qui fait à peine ma largeur ; mes épaules frottent de chaque côté. Je monte à travers je ne sais quoi et j'arrive au dessus du mur d'enceinte de cette cour. Je vois alors les randonneurs qui empruntent la digue sur laquelle je suis passé. Je vois Sylvie un peu plus loin discutant avec quelqu'un. Apparemment elle s'est disputée avec Henry, à propos du Noël, de la possibilité de le passer tous ensemble ou pas.*

*Ce muret se prolonge comme la muraille de Chine tel que j'avais pu le voir vers le nord de ce pays ; j'ai envie de marcher sur ce mur comme j'en avais eu l'envie en Chine ; ce mur rejoint la digue dont je parlais ; après je crois qu'on parle encore de cette éventualité de passer le Noël ensemble ou pas.*

Il s'agit donc d'une rando vers l'enfance, vers les premières inscriptions mnésiques. Je fais partie de l'association des aveugles, même si moi, je vais chercher mes lunettes de soleil, comme s'il y avait trop de lumière ; eux ils font la queue pour aller en prison, moi pas, évidemment. Je me donne le beau rôle, ce sont eux les aveugles (« c'est pas moi, c'est l'autre », voir dernier chapitre), ce sont eux qui vont en prison, mais nous faisons bel et bien partie de la même association et nous sommes de la même rando.

Allons aussitôt à l'essentiel, ce qui va me donner tout de suite la clef du rêve : cette porte étroite qui me permet de sortir de l'enceinte... de la bergerie. Celle-ci est décrite comme abandonnée depuis longtemps. « Condamnée » est le mot qui m'est venu pour décrire la porte, ce qui signifie autant la fermeture pour cause d'inutilité que la punition pour faute. Ce que je vois semble en effet très ancien, un endroit où plus personne ne vient depuis des années. J'en sors par cette porte étroite, j'ai les épaules qui frottent de chaque côté : ça me fait immédiatement penser à la naissance, autre mot plus courant pour « nativité ». La question de Noël revient en effet à deux reprises : c'est à la fois la fête de la nativité et le moment où je me retrouvais en famille, du vivant de mes parents. Je ne suis pas fou au point de penser que cette « naissance » est un vrai souvenir. Je crois qu'il s'agit d'une reconstruction après coup. L'étroite ouverture par laquelle je sors est pratiquée dans ce que j'ai appelé un mur *d'enceinte* : voilà qui a contribué sans doute à me susciter aussitôt cette association sur la naissance. La naissance, c'est sortir d'une femme enceinte, c'est sortir de l'enceinte de son ventre par une porte en effet très étroite. C'est donc franchir un bord. En fait, dans le rêve, cette opération ne me fait pas sortir. Tout se passe comme si tout en sortant, je montais dans l'épaisseur du mur pour me retrouver au-dessus. Le sommet sur lequel je me retrouve se prolonge au-delà de l'enceinte sans que je puisse voir si, du coup, cette dernière reste ouverte sur l'infini ou étant fermée, se prolonge par une queue infinie. Nous sommes donc dans cette frange indécise où la loi d'orientation ne peut trancher entre le dedans et le dehors, le fermé et l'ouvert, le fini et l'infini. Elle est là juste pour m'indiquer où je suis, comme remontant le temps à rebours, lui-même quelque peu indéfini. J'ai alors une vue sur les randonneurs qui, au loin, effectuent le trajet qui fût le mien. Moi qui étais en retard, me voilà en avance. Moi qui suivais derrière, me voici loin devant. Ce qu'on peut entendre ainsi : j'étais sur le tard de mon âge, c'est-à-dire aujourd'hui, et j'ai entrepris une rando dans le passé, et dans ce voyage, je suis plutôt en avance sur ceux qui me suivent, vraisemblablement d'autres figures de moi-même. C'est aussi une perspective d'avenir, un désir de me retrouver vraiment dehors avec les autres, ceux qui peuplent le monde extérieur, sous l'égide d'un guide en métaphore du père.

L'interprétation me renvoie sans doute à un abandon : ma mère a contracté à ma naissance un abcès au sein qui l'a empêchée de me nourrir, et même de s'occuper de moi pendant un certain temps. C'est l'une des formes par laquelle une mère peut exprimer son ambiguïté vis à vis de son enfant : elle en veut et elle n'en veut pas en même temps. Elle veut allaiter et elle ne veut pas, l'abcès au sein réglant la question : pour la conscience, ce n'est plus une question de désir, c'est devenu une impossibilité matérielle. Les souvenirs de cette période archaïque sont condamnés, verrouillés, réduits à l'état de trace sur la porte. Ça n'empêche pas l'inconscient de reconstruire à sa guise de faux souvenirs de substitution, en se servant de ce que l'enfant que j'étais a pu grappiller d'informations sur la conception et la naissance, notamment cette histoire d'abcès au sein que ma mère m'avait racontée de nombreuses fois.

En face de cette porte par laquelle je passe sans sortir se trouve, comme en miroir, cette autre porte qu'on ne franchit plus. Mon désir est de la franchir à nouveau, ce que j'ai mis en scène aussitôt en face, comme si d'un côté je respectais l'interdit formulé par la « condamnation » tandis que de l'autre, je le transgressais allégrement. Sans doute pour en percer le mystère, mais peut-être aussi pour retrouver la satisfaction du ventre maternel, autant

que la revanche consistant à me remettre au monde moi-même. En même temps, l'autre porte, en face, présente tout à fait le profil d'une porte condamnée. La condamnation tombe également de là : il y a faute à être passé par là et faute à désirer y revenir. Monter sur l'enceinte s'entend aussi comme : la sauter, la mettre enceinte de moi-même, juste après en être sorti, l'inconscient ne s'embarrassant pas de ces petits problèmes de logique temporelle. C'est bien de ma mère dont il s'agit, et de son sexe : je ne peux plus faire le loup dans la bergerie.

*Sur la porte, des traces de couleurs, comme s'il y avait eu des affiches autrefois et que celles-ci, délavées par la pluie et le soleil, avaient fini par se dissoudre, ne laissant que quelques couleurs incrustées dans le bois.* Voilà ce que j'appelle inscriptions, à opposer aux écritures : les premières sont illisibles tandis que les secondes se lisent, même s'il y faut un décodage. Les premières sont sur la porte, les secondes sont tout ce qui entoure la porte, le voisinage, comme on dirait en topologie. Par ricochet, j'entends soudain ma façon de décrire ma montée sur le mur : *Je monte à travers je ne sais quoi*, une imprécision sur laquelle j'étais d'abord passé en la mettant sur le compte des difficultés coutumières à la description des images d'un rêve. Je me dis à présent qu'il s'agit plutôt d'une de ces inscriptions résultant d'un impossible à écrire, d'autant qu'il s'agit de ce moment où, étant censé être sorti par la porte étroite, je me retrouve en fait comme dans l'épaisseur du mur : je sors et je ne sors pas, en même temps. Autrement dit, c'est l'épaisseur du bord que je ne parviens pas à décrire. Je reste donc au bord de la description. Cet impossible à décrire, donc à écrire, nous ramène à la définition lacanienne du réel : c'est l'impossible.

Il est une forme de réel dont il faut parler. Au sein du rêve, les mots « *abandonné* », « *condamné* », « *enceinte* », ont perdu leur caractère métaphorique, ils sont devenus réels. Je prends ces mots pour des choses, selon la définition freudienne de la psychose. Je grimpe sur des pierres que je prends pour réelles, construisant les murs réels d'une bergerie réellement abandonnée. Evidemment, au réveil, l'interprétation restitue sa dimension métaphorique, ce qui fait qu'en mode veille, je ne suis pas fou. Mais ça fait d'autant plus ressortir la folie du rêve. Cependant le caractère précis de ces mots, tels qu'ils décrivent les images claires du rêve, s'oppose au flou, au contradictoire, et l'impossibilité de décrire certains éléments voisins. Je crois que c'est ce qui m'avait donné la prémonition, au début du rêve de ne pas m'embarquer sans mes lunettes. Elles me permettent de mettre au point ma vision défaillante, tout en laissant des zones de flou et même d'invisible.

Ici se révèle la fonction constructive du rêve : il réalise, non au sens de rendre réel, mais au sens de trouver une écriture symbolique, à la fois du souvenir de la solitude dans laquelle ma mère m'avait laissé, et du désir apparemment contradictoire d'être le seul responsable de ma conception et de ma naissance. Il le réalise dans trois buts tout aussi contradictoires : symboliser un archaïque impossible à symboliser, satisfaire le désir incestueux interdit, exaucer le désir d'auto-conception et d'auto-parturition impossible. On pourrait décrire ce travail de deux manières temporellement inverses :

- Soit, à partir d'inscriptions réelles (ou : inscription du réel), la fonction symbolique déploie un imaginaire que, dans un premier temps, je prends pour la réalité, pour ensuite, au réveil, en faire des métaphores par le déploiement de leur sens à travers la parole. Cet imaginaire est une tentative de reconstruction après coup de ce qui se cache dans l'épaisseur du mur et dans le flou des inscriptions de la porte.
- Soit ces métaphores inconscientes présentes dans la mémoire à l'état latent, demandent à se manifester pour achever leur processus de symbolisation déjà engagé grâce aux récits entendus dans l'enfance. Mais ce processus d'écriture se heurte aux inscriptions impossibles à symboliser. Il se contente alors de trouver une symbolisation, non d'un contenu intraduisible puisqu'il n'est déposé en

aucune langue, mais simplement du mot « impossible » : « traces de couleurs »  
« je ne sais quoi ».

Mais dans la conception comme dans la naissance, je me récupère de ma passivité de cette époque opaque en étant l'acteur épique des deux événements. Une façon de faire du *fort-da*, j'y reviendrai plus loin.

Sortir de l'enceinte, c'est sortir de la limite pour s'aventurer dans le monde extérieur. Cette limite va donc faire critère de réalité : en-deçà, c'est moi, au-delà c'est la réalité. C'est devenir un objet pour la mère, c'est-à-dire cesser de faire partie de son moi ; on comprend que ce soit plus difficile pour les mères de se séparer des enfants, mais pas toujours, puisque ici on voit combien il est difficile pour l'enfant de sortir de la mère, sa tendance inconsciente étant d'y revenir tout le temps. C'est pourquoi cette enceinte se poursuit en muraille de Chine c'est-à-dire en une linéarité infinie sur laquelle se trouvent des randonneurs dans le monde, c'est-à-dire des autres menés par mon ami Henry, celui qui, là-bas, fait office de guide, autrement dit de Nom-du-Père. Cette linéarité n'est pas incompatible avec la circularité de l'enceinte qui fait matrice, comme c'est le cas de le dire, pour l'image du corps, bord indispensable à faire la distinction entre dehors et dedans, perception et représentation, le monde (l'autre) et le moi.

Si j'ai parlé dans le titre de lettre sans signifiant, c'est afin de faire figure de rhétorique dans un texte que j'aurais souhaité bien balancé. Les inscriptions sur cette porte ne sont pas des lettres, puisqu'elles sont illisibles ; dire qu'elles sont illisibles est une façon de dire qu'aucun signifiant ne peut s'y rattacher. On ne peut pas les lire, c'est-à-dire qu'on ne peut les prononcer, c'est-à-dire encore qu'on ne peut les partager avec aucun autre. Seules les lettres communes peuvent être lues en commun grâce à ces sonorités également communes que sont les signifiants.

## **b ) Inscriptions sonores : le signifiant sans lettre.**

*Je fais un voyage au pays de Galles, en Angleterre avec mon ami Yanis. On est paumés dans un petit bled du pays de galles et on cherche une gare afin de rentrer chez nous. Un grand bâtiment se présente, et en entrant, on trouve un grand hall pouvant faire penser à une entrée de gare avec des couloirs attenants encombrés d'une foule de gens pressés. J'ai un peu de réticence à demander mon chemin. Je ne suis pas sûr que ce grand établissement soit une gare. Mon ami voudrait en profiter pour trouver un restaurant, mais je pense qu'avant, on ferait bien de vérifier si c'est bien une gare et s'il n'y aurait pas un train prêt à partir dans dans les 5 minutes, pour Londres ou pour Paris...*

*Je finis par demander mon chemin à une vieille dame qui lit un journal derrière un comptoir, peut-être est-ce l'accueil. Je lui demande d'abord où on est, et elle répond par un borborygme incompréhensible. Comme je ne comprends pas, (je pense qu'elle me parle en Gallois) et qu'elle comprend que je ne la comprends pas, elle me pointe du doigt le mot dans son journal. Je lis Leanus (ou Veanus), que je m'énonce pour moi-même intérieurement en utilisant la prononciation anglaise : Lineuss, Vineuss. Je ne reconnais pas dans ce vocable ce qu'elle a prononcé, ce que je m'explique par l'usage du Gallois, mais je comprends qu'il doit s'agir du nom du lieu où nous sommes, et que ce n'est pas une gare. Je lui demande alors la gare la plus proche, the nearest railway station, et elle éructe un nouveau borborygme qu'elle pointe encore du doigt dans son journal. Cette fois je lis Beanus (Bineuss). Il faut donc partir d'ici et aller à cette gare.*

*Je cherche alors Yanis dans la foule ; il a disparu. Je me demande si je ne vais pas sortir de cet endroit et revenir à l'avenue d'où on est parti. En me dirigeant par là, je vois venir vers moi dans la foule une petite fille de 7, 8 ans, qui me semble Aurore, ma fille, mais ce n'est pas elle. Je me dis que, même si je ne trouve pas Yanis, je vais prendre un taxi pour*

*aller à cette gare, même si ça va me coûter cher. Alors la petite fille rencontrée précédemment vient vers moi. Elle est installée sur une sorte de parapet en bois sombre, à genoux et courbée vers moi qui suis debout en contrebas. Elle m'explique qu'elle sait où est Yanis qu'elle appelle Daniel, il est attablé là-bas au restaurant. Elle a encore deux ou trois infos sur un papier qu'elle a devant elle. Elle débite les infos l'une après l'autre, N° 1, N°2, etc.*

Je ne suis pas coutumier des voyages en Angleterre. Par contre la langue anglaise est la seule que je parle à peu près correctement. Il est vrai qu'à ce moment-là, je rentrais de Chine, pays dans lequel je ne peux énoncer que quelques mots dans la langue du cru, ce qui m'amenait à parler quotidiennement anglais. Donc, contrairement au chinois qui me reste extérieur, l'anglais est un élément d'étranger qui est rentré en moi. Cela fait allusion à cette lointaine situation où toute langue m'était étrangère, car elle venait de l'autre et il fallait bien qu'elle pénètre en moi pour que je me rende compte que j'avais un moi, distinct de cet autre d'où paradoxalement me venait cette capacité de différenciation.

Dans un autre rêve j'entends une chanson en russe, dans un stage que je fais en Russie et où je suis censé apprendre le russe. Là non plus, je ne comprends rien. Il y a une inscription sonore et je ne peux pas la lire. Je peux supposer qu'il s'agit d'un léger déplacement par rapport au fait que ma mère était d'origine polonaise et qu'elle a pu me parler en sa natale lorsque j'étais bébé. Encore une allusion à ma rencontre avec le langage, pointant cette fois plus précisément les origines de ma mère, alors que dans le rêve anglais, l'étrangeté se comprend comme métaphore de toute langue, lorsqu'on ne la parle pas encore.

Ceci dit il s'agit encore d'un voyage, et d'un voyage pour rentrer chez soi. Autrement dit, il s'agit encore une fois de boucler la boucle. Cette répétition semble indiquer qu'on n'y parvient jamais. Ici, en guise d'enceinte, c'est d'une gare potentielle dont il s'agit. La vieille dame auprès de laquelle je cherche à me renseigner, voilà ma mère à l'époque où je ne parlais pas encore ; elle a gardé ses traits de femme âgée tels que je les avais gravés dans ma mémoire pour la dernière fois, et ils tentent de retrouver les premiers échanges. Or, ceux-ci, lorsque je ne savais pas parler, je n'ai pu les enregistrer. Par contre j'ai pu *inscrire* ce que mon rêve tente de restituer par ce que j'ai appelé borborygmes. Je me suis situé dans un cadre connu, celui d'un pays étranger pour tenter de donner une forme à l'étrangeté absolue de ma situation de nouveau-né. Si l'anglais peut faire office de symbolisation de cet état, par projection d'après-coup, celle-ci se heurte à ces inscriptions qui ne se laissent pas ramener à quoi que ce soit de connu. Comme il faut toujours une explication à tout mystère, je me donne celle du Gallois, puisque j'ai fait en effet une fois un séjour au Pays de Galles sans jamais rien saisir de leur idiome. Ces borborygmes sont à l'audible ce que les traces de couleur sur la porte était au lisible : des inscriptions, et non des écritures, en ce que toute transcription en écriture ne sera jamais qu'un substitut inexact, formulé après-coup.

En effet : puisqu'il me faut une orientation (un index pointé) et que je dois la demander à un autre, j'attribue à cet autre cette capacité toute maternelle de comprendre que je ne comprends pas et de m'aider en passant de l'oral à l'écrit, comme on fait toujours pour apprendre à parler aux bébés en leur pointant du doigt l'objet à reconnaître pour l'associer au mot à dire. Ce pointé du doigt, phallique, institue la perte d'une dimension : le passage de l'oral à l'écrit équivaut à une mise à plat de la parole qui, se diluant dans l'écriture, métaphorise la disparition de la troisième dimension de la réalité dans les deux dimensions d'une page. Le passage inverse de l'écriture à la parole, par la lecture, implique la perte des deux dimensions de la page au profit de la une dit-mention temporelle de la parole, celle-ci faisant métaphore de la troisième dimension de la réalité, car c'est en se mettant d'accord sur ce qu'on voit, en le pointant du doigt, que l'on construit cette réalité, sous le signe du phallus. La castration s'offre en effet comme image et symbole de ces pertes de dimension par le

passage d'un champ à un autre, entre parole et écriture, entre ce qui s'envole et ce qui reste, ce qui se s'oublie et ce qui se mémorise.

C'est justement en passant par l'écriture, en notant mon rêve au matin, que j'ai compris ce qui insistait dans ces sons inaudibles en « gallois » : « anus ». L'écriture du rêve, liée au contexte anglais, jouait dans le camp de la censure en m'incitant à adopter la prononciation anglaise, qui dissimulait à l'oreille ce que l'écriture de ma main devait révéler.

La gare est en effet l'organe sexuel de maman. Je suis perdu parce que, en voyant l'organe sexuel maternel, je ne sais plus où j'en suis. C'est un pays totalement étranger. La seule orientation possible serait de ramener l'inconnu au connu : un anus. Voilà ce que le doigt de ma mère désigne. En effet, la question de l'anus est celle de la canule qu'elle me rentrait dans le cul sous prétexte de lavements, donc de la limite qu'elle transgressait entre moi et monde extérieur. Je n'hésite pas à appeler ça un viol, car elle ne me demandait évidemment pas mon avis. Ça mettait hors jeu tout un échange qui aurait pu se faire autour de l'apprentissage de la propreté, ainsi remplacé par la lutte du lavement contre la constipation (supposée). Toutes ces paroles non dites ne cessent pas de tenter à trouver un substitut, car ce sont elles qui aurait pu poser véritablement la frontière entre un moi et un autre, par cette limite qu'elle dessine entre le corps et le monde extérieur : « je te demande de mettre ton caca dans le pot – limite pour toi- mais je ne vais pas le chercher de force à l'intérieur de ton corps – limite pour moi ». Ce substitut va se trouver dans l'écriture alphabétique de ce qui manque dans l'image du corps, métaphore de la frontière entre moi et monde extérieur. Si j'écris un rond sur du papier, il peut aussi bien être lu comme les limites de l'image du corps que cette limite du corps qu'est un trou dans sa surface, notamment un anus.

Son statut de substitut, en l'occurrence, laisse une zone de flou qui témoigne de paroles non dites ou non lisibles.

La gare est donc étrangère parce que le sexe maternel reste aussi incompréhensible qu'un idiome inconnu. La théorie lacanienne dirait qu'il s'agit d'un réel, c'est-à-dire d'un impossible à écrire. Mais ce n'est pas seulement cela. Dans cette gare, j'y pénètre, mais ce n'est pas une gare pour moi. C'est ce que ma mère me signifie. Ici, il ne s'agit plus d'un impossible, mais d'un interdit, celui de l'inceste. Je dois aller chercher mon bonheur dans un autre bâtiment qui, lui, pourra être une gare pour moi, c'est-à-dire une femme, et non une mère. Cela, ça peut s'écrire : la preuve, c'est écrit dans le journal, avec cependant une grosse ambiguïté, puisqu'il évoque cette figure de l'inceste où c'était ma mère la coupable. A l'époque, je ne pouvais m'imaginer le rapport sexuel qu'en terme anal. La mère de mon rêve, que j'anime, puisque c'est mon rêve, m'indique donc à la fois l'inceste et son interdit, le lieu de sa transgression et les moyens de la fuir, ainsi qu'un substitut d'écriture pour le manque phallique de la femme. La proximité, voire la confusion des deux, pourrait indiquer l'écriture de l'interdit de l'inceste comme le bord de ce qu'on peut écrire, limite de ce qui est inscrit.

Une fois cela fait il ne me reste plus qu'à sortir : de ce bâtiment, de son ventre, de son influence, de son désir. Et c'est là que, comme par hasard, comme en miroir, je rencontre ma fille – car la petite fille, c'est elle, je dois le reconnaître au réveil - que je ne veux pas reconnaître dans un premier temps, car elle n'apporte pas que des souvenirs agréables. Elle se tient sur un muret couleur caca, voilà le pourquoi ; j'ai dû la nettoyer quand elle était petite, ce qui ne manquait pas de beaucoup me gêner. La longueur du mur semble indiquer la dimension de la problématique, autant sa durée dans le temps que son possible aspect phallique. Là, le coupable de viol, c'était moi ; bien que je n'aie jamais fait que délicatement nettoyer, ça me paraissait étrange de faire cette chose-là, quand même. Je m'auto-accusais sans le savoir, par réminiscence de ce que j'avais subi moi-même, qui était à l'époque complètement inconscient. Quand je la nettoyais, elle se tortillait dans tous les sens en criant, au point d'être tombée, une fois, de la table à l'anger. Quoi que j'aie pu dire, quelques chansons que j'aie pu chanter, quelque objet que j'aie pu proposer à son intérêt pour tenter de la calmer, rien n'y

faisait. Aujourd'hui, je formule l'hypothèse que je lui transmettais malgré moi cet héritage. Ce n'est qu'une hypothèse, qui pourrait être invalidée par le fait qu'elle produisait le même cirque lorsque sa mère la nettoyait ; mais je ne sais rien des problématiques archaïques de sa mère. Celle-ci avait eu un jour l'idée de génie de fixer un miroir au mur, à l'extrémité de la table à langer. Les étranges symptômes avaient disparus du jour où nous avons attiré son attention sur son image, lui donnant la possibilité de jouer avec pendant le change. Tout ce que je peux en dire, c'est qu'elle cessait de ce fait de n'être que l'objet des manipulations de l'autre : elle naissait comme « moi », et peut-être même comme sujet. Ceci est à rapprocher de la façon dont elle apparaît dans ce rêve : « comme en miroir » ai-je noté au réveil, puisqu'elle entre au moment où je sors. Son image me rappelle-t-elle ma propre problématique ?

En effet, dans mon rêve, c'est ma fille qui, paradoxalement, vient me donner des indications qu'elle me chuchote à l'oreille, attribut traditionnel du secret. Et elle me désigne qui ? Daniel. Sous ce dernier, qui prend l'apparence d'un excellent ami aujourd'hui perdu de vue, je n'ai pas mis longtemps à reconnaître l'un de mes frères, sur lequel pèse le soupçon de viol dont j'ai parlé. Ça ne me donne toujours aucune certitude, mais ça souligne la relation entre, au moins, les lavements que j'ai subis, mon frère, et les difficultés de change que j'ai connues dans la petite enfance de ma fille.

J'ai donné ces deux rêves comme deux exemples types pour montrer qu'il y a de l'inscription sonore et de l'inscription graphique, les deux illisibles. Il y a des foules d'autres exemples. Ma mère ne m'a pas donné un ticket de train que je dois prendre après avoir pris le bateau. Ce bateau, c'est elle même, et je lui reproche de ne pas m'avoir donné de ticket pour la vie, c'est-à-dire pour avoir un phallus. Il manque une inscription fondamentale.

Une autre fois c'est une Traction Citroën qui n'a pas de papier, qui a fait l'objet d'une transaction illégale ; cette Traction renvoie à mon père et à mon gendre qui tous deux possèdent une telle voiture, l'un dans le passé comme véhicule courant de l'époque de mon enfance, l'autre dans le présent comme véhicule de collection. Mais il manque les papiers, c'est-à-dire quelque chose de fondamental pour l'identité et les déplacements dans le monde, analogue au ticket du rêve précédent. Une autre fois encore, c'est ma boîte aux lettres, dont j'ignore le contenu, qui est mal fixée sur un poteau de couleur rose, sans doute le pot-aux-roses, symbole du féminin par la couleur, mais qui ne peut visuellement reprendre que la forme du masculin, réservant l'évocation vaginale pour le signifiant homophonique (pot-aux-roses) et la boîte aux lettres, qui n'est pas bien assurée dans son statut. Sans lui, sans ce poteau, impossible de recevoir des lettres du monde extérieur. Le phallus se pose là clairement comme opérateur de la relation au monde, c'est-à-dire symbole de la fonction langagière. Là, ce qui manque, c'est une assurance sur la fixation de la boîte, délicate allusion à la menace de castration.

Quelque chose est inscrit : je sais qu'il manque quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Pour faire bord à ce manque, je le nomme ticket, papiers, porte, grommelons, fixation... ces objets toujours servent au passage d'un lieu à l'autre y compris le grommelons de la dame de la gare, qui est l'indication d'un lieu, d'un trajet, d'une perte, d'un repérage d'identité. Ce qui est écrit, c'est le bord, ce qui ne l'est pas, c'est juste ce qui manque, manque dans l'écriture elle-même par manque de lettre. On remarquera que ce manque est aussi nécessaire au passage que ce trou dans le mur qu'on appelle porte.

Si j'ai parlé de signifiant sans lettre dans mon titre, afin de remplir l'autre plateau de la balance annoncée, c'était un abus de langage. Ces dites sonorités que j'entends dans mon rêve ne sont ni des sons, ni des signifiants. Dans mon rêve, dans mon lit, aucun son ne retentit, personne ne parle. Comme le souvenir d'une parole, ce n'est plus une parole, c'est l'écriture du souvenir des sons produits par cette parole : c'est une lettre. Mais ici, ce n'est même plus le souvenir d'une parole, c'est le souvenir d'un son qui, faute d'avoir pu être relié à aucune lettre ni à aucun autre son, ne s'inscrit même pas comme lettre. Pas plus que les couleurs



effacées sur la porte ne sont des lettres, les grommelons de ma mère ne sont des signifiants. Ce sont des inscriptions, et non des écritures.

### c ) Les bords de la structure

*Marchant dans une montagne, peut-être les Andes, sur un chemin très en pente et très étroit, à flanc de montagne, j'aperçois des peintures laissées par une civilisation très ancienne. J'ai le sentiment que j'étais déjà passé par là et que je n'avais pas vu cette peinture, pourtant gigantesque. De simples traits assez fins dessinent les contours d'un corps humain. On devine bien les traits d'un visage, très au dessus de moi sur un pic triangulaire de couleur ocre jaune. On distingue aussi la poitrine et tout cela est en continuité avec le bas de corps dessiné à même le chemin sur lequel je marche. Comme c'est du sable très meuble, comme sur une plage, en marchant, je détruis le dessin. Je me dis que c'est bien dommage mais y'a pas moyen de faire autrement. Le chemin est en corniche, entre le précipice et la montagne, on ne peut passer que là. Il me revient que les gens qui s'occupent du site reconstruisent la peinture à chaque fois que quelqu'un est passé. Heureusement que je suis tout seul, qu'il ne passe pas des flopees de touristes. On peut alors se demander : le dessin est-il authentique ?*

*J'ai le sentiment que j'étais déjà passé par là et que je n'avais pas vu cette peinture : c'est l'indice que j'ai déjà pu rêver de cela et que je suis passé à côté, je n'avais pas compris le rêve. Ou, il s'agit simplement de l'indication d'un premier surgissement de cet élément de mon passé. Ou, enfin, c'est le signe de ce qu'il s'agit de ce passé lui-même en tant que vécu. C'est l'image de mon corps qui se présente comme une figure archéologique, donc archaïque. Vu mon passage qui l'efface, il faut comprendre qu'elle se reconstruit sans cesse à mon insu. Ce sont les processus inconscients qui s'en occupent, « les gens qui s'occupent du site ».*

Cette image du corps est dessinée d'un trait fin : autrement dit, il s'agit d'une écriture, donc de quelque chose de symbolique. Un imaginaire, oui, puisqu'il s'agit d'une surface, rappelant l'image du miroir, mais image contenue dans un trait qui marque le bord entre dedans et dehors : c'est cette caractéristique qui en fait une écriture symbolique, par le fait qu'elle écrit une différence pouvant se lire d'une négation : non, le dehors n'est pas le dedans.

Pourquoi les Andes ? Parce que j'étais en train de préparer un voyage au Brésil. Je savais que j'avais à construire un discours sur l'archaïque, à l'adresse du Brésil, et je projette cet archaïque sur la surface d'accueil que je trouve en Amérique du sud ; le rêve a toujours une adresse, et parfois l'adresse se trouve représentée dans le rêve. D'accord, mais alors pourquoi pas directement au Brésil ? Je ne connais pas les Andes, alors que, en matière de sable, je connais bien la plage de João Pessoa, celle de Rio, celle de Salvador...peut-être n'est-ce qu'une astuce de la censure, mais je ne vois pas bien ce qu'il y a à censurer dans le Brésil, si ce n'est que, situer la plage à la montagne dissimule assez bien qu'il puisse s'agir d'une plage. Et donc d'un bord de mer, autant dire tout de suite du bord de la mère. D'ailleurs ce chemin n'est lui-même que bord, entre précipice et montagne.

C'est justement là que je marche, c'est-à-dire au lieu même de ma naissance qui n'a pas pu être écrit dans la mémoire, ce pourquoi cet endroit est-il sans cesse soumis à l'effacement à chaque fois que j'y repasse. Je vois le dessus de l'image, le visage et la poitrine très haut et très loin au-dessus de moi sur cette montagne qui me fait face, et le bas du corps se poursuit sur le chemin que je suis en train d'arpenter. Dans mon rêve, c'est très flou, je n'en suis pas à faire des descriptions précises telles que l'emploi des mots m'y oblige. Et donc, lorsque je passe à la description, c'est là que je comprends que l'endroit sur lequel je marche, c'est le sexe. C'est donc de là que je sors, et c'est là que se trouve cet endroit flou que

mon propre passage contribue à effacer. Comme le dit Lacan, ça ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Le trait de contour dessine un bord entre le monde extérieur et le moi. Ça, c'est une écriture ; ce qui ne l'est pas, c'est ce qui cesse de s'écrire, par le fait que je marche dessus, effaçant ... quoi ? On ne sait même pas s'il y avait là un écrit auparavant. Ça, c'est une inscription. Ce n'est pas lisible autrement que : processus d'effacement. Il ne s'agit pas d'un contenu littéral, mais de l'écriture d'une fonction : l'oubli.

Ce n'est pas écrit précisément dans ce rêve-là, mais je peux faire référence à une multitude d'autres rêves qui m'ont permis de construire un substitut d'écriture, que je peux traduire ainsi. Erigé en cet endroit, tout mon corps écrit le phallus de ma mère, tandis que le sablonneux sexe féminin reste une absence qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, au même titre que le moment de la naissance. D'ailleurs le pic triangulaire sur lequel s'écrit la partie lisible de l'image pourrait bien être lu comme un triangle pubien à l'envers. Sa couleur jaune pourrait bien être un rappel de la couleur du pipi. J'arpente donc ce bord in-fini de l'image du corps, plage improbable entre le précipice du sexe féminin et le corps montagneux de la mère.

Alors, bien sûr, la dernière phrase du rêve fait bord commun entre le questionnement inconscient et celui de la réalité : puisque ce dessin est sans cesse réécrit au fur et à mesure de mes passages, est-il authentique ? La question reste ouverte, retrouvant celle posée à propos du film sur Carlos. Je peux y répondre par oui comme par non. Oui, car je parcours quand même ce lieu de l'origine. Non, car il est clair que tout cela n'est que réécriture *a posteriori* et, de surcroît, ce n'est qu'un élément dans une longue chaîne de réécritures.

A l'analyse, cela relève toujours d'un rapport incestueux à ma mère destiné à me mettre au monde moi-même, à l'acte incestueux de ma mère avec sa canule à lavement, et enfin au lieu du sexe sur lequel je me promène en tant que lieu de l'origine.

Puisque ça se reconstruit sans cesse, ne suis-je pas ici même dans la reconstruction, celle-ci se glissant dans un modèle théorique inventé par Freud, celui de l'Œdipe couplé à la castration, relooké par Lacan auquel j'emprunte la question de l'image du corps et l'une de ses propositions sur le « ne cesse pas de ne pas s'écrire ». Il s'agit de toujours rester vigilant à l'égard de cela et en même temps, non, car la vigilance c'est cela, la conscience, et donc le rapport à cette chose consciente qu'est la théorie, mais qui pourrait construire un rapport inconscient entre les deux afin de les faire se correspondre.

#### **d ) Le phallus est-il le dernier mot de la psychanalyse ?**

Toutes ces inscriptions qui renvoient à de l'absence... il est important d'en avoir cité plusieurs modalités pour se rendre compte de leur diversité mais aussi de ce qui les rassemble, qu'on est en droit de poser sous la bannière d'un concept. Le manque, d'accord, et donc le phallus. Ou alors la mère. Oedipe et castration sont les deux piliers de la théorie psychanalytique. L'avantage de l'objet *a* de Lacan, c'est qu'il est abstrait. Donc, l'objet cause du désir peut recouvrir ce qu'on veut, finalement. Il présente cependant le risque de déssexualiser la question, c'est-à-dire d'aller dans le sens du refoulement. Ce dernier ne se produit pas pour rien, il se produit parce que quelque chose nous est désagréable. Ce quelque chose, c'est la castration, ce n'est pas la perte de l'objet *a* qui prend en effet, dit ainsi, un tour tout à fait neutre dont on ne comprend pas bien quelle peut être son efficacité. Il est clair que les analysants ne parlent pas d'objet *a* sauf ceux qui s'intéressent à la lecture de Lacan. Mais les autres parlent bel et bien de phallus et de castration, avec les termes qui sont les leurs. Pour la plupart des femmes ce terme est celui de l'enfant, du moins dans un premier temps de la cure.

Perte d'un premier objet, explique Lacan : le sein, la merde, le regard et la voix. Freud avait déjà posé tout cela en précisant quant à lui, que chacune de ces pertes ne prenait sens que dans le rapport à la castration. C'est après-coup, une fois la castration constituée comme bord de l'image du corps, que la perte du phallus vient reprendre les pertes précédentes pour les consacrer comme perte. Auparavant la distinction du corps propre par rapport à la mère et donc, par rapport au monde extérieur, n'est même pas encore opérée. Comme on vient de le voir dans le dernier rêve analysé, l'image du corps propre se forge sur la plage du bord de la mère, en investissant ce corps naissant au lieu du sexe maternel comme un phallus. D'abord partie intégrante de ce corps d'origine, il ne s'en sépare que sous le mode réécrit après-coup de la castration *de la mère*, présente dans ce rêve sous la forme de la menace de chute dans le précipice. La fréquence des rêves de chute, chez absolument tout le monde, garantit l'universalité de cette proposition.

L'erreur serait de se dire que le phallus ne concerne que les hommes et que les femmes devraient avoir un autre référent. D'où, à mon sens, la tentative de Lacan du côté de la jouissance supplémentaire de  $L_a$  femme, et du pas-tout phallique dans lequel il faut reconnaître qu'il fait quand même référence au phallus. Quand une femme parle de son manque, elle fait plus volontiers référence à l'enfant. L'équivalence de l'enfant et du phallus est une vieille trouvaille de Freud, que mes rêves confirment. Elle me paraît pleinement justifiée et correspond à ce que j'entends dans ma pratique d'analyste. Elle me permet de proposer cette formule : c'est bien le phallus qui fait le bord entre masculin et féminin. J'ai bien dit : entre masculin et féminin non entre homme et femme. Masculin et féminin sont des attributs, non des essences. Homme et femmes ne se définissent pas non plus de leur être en soi, mais de leur référence à l'autre sexe. Et cette référence, telle qu'elle a été gravée dans l'inconscient pendant l'enfance, elle est commune et c'est le phallus. Ce dernier n'est pas le pénis, bien qu'il s'appuie sur ce donné anatomique que les uns possèdent et les autres pas. Le phallus est cette référence immédiate que fait l'enfant entre le double constat d'une présence ici s'opposant à une absence là. Le fait même d'opérer ce constat suppose une interprétation après-coup d'une perception incompréhensible.

A partir de là, l'équivalence de l'enfant et du phallus se met aussitôt en place. L'enfant veut être le point focal des attentions de sa mère, c'est-à-dire qu'il se veut le complément de son manque. Mais il constate que ce n'est pas toujours le cas. Il en déduit donc qu'un autre centre d'intérêt existe pour elle, et ce dernier, s'il est souvent le père, ne l'est pas toujours. Cet autre centre d'intérêt de maman, petit frère ou petite sœur, livres, théâtre, films, cuisine, ménage, etc., vient à la place du manque de la mère, donc à la place de l'enfant qui se voudrait là... là où il va se réfugier dès que quelque chose ne va pas, c'est-à-dire entre ses jambes. Qui n'a été témoin de la course fuyarde du petit enfant se terminant la tête enfouie aussi profondément que possible, ce que sa taille lui permet, au niveau même du sexe maternel ?

La représentation du sexe s'appuyant sur l'anatomie tout en cessant d'être de l'anatomie, le phallus devient la référence de la différence entre les sexes, celle-ci étant dès lors de l'ordre de la lettre, axe du patrimoine commun que tous partagent sous le nom proposé par Lacan de grand Autre.

Je pourrais produire ici une multitude de rêves de femmes allant dans ce sens. Je ne me le permets pas, car c'est là où l'éthique rejoint la méthode : on confie au rêveur le soin d'interpréter son propre rêve. Je me contenterai donc encore une fois de vous proposer un des miens, dont l'interprétation ne peut faire de doute puisqu'il s'agit de la mienne.

*Pour rentrer à la maison, je passe devant la maison du grand père. C'est une ferme qui ressemble à la maison du grand-père à Frambouhans. Je jette un œil, je vois que la lumière est allumée, le fourneau marche... je me dis, ça y est, il a encore oublié le pain dans*

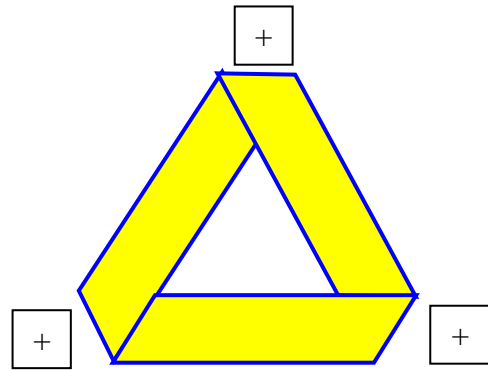
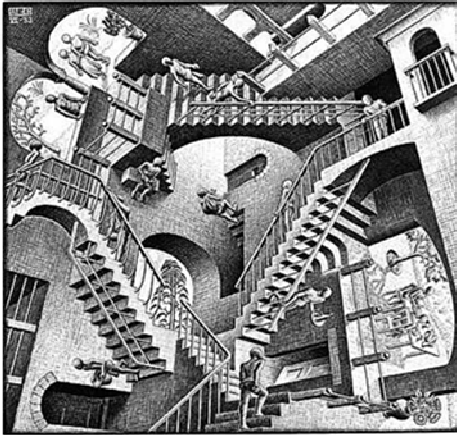
*le four, ça va brûler. Je me rappelle avoir déjà fait un tour là et regardé : je savais qu'il y avait du pain dans le four, au moins deux grands pains. Alors je me dis que je vais au moins en récupérer un pour moi, ça sera au moins ça de sauvé sur le désastre. Je vois qu'il n'est pas dans la salle de séjour ni dans la cuisine ; il est nulle part, donc il dort à l'étage. J'essaie d'ouvrir le four tout doucement pour ne pas faire de bruit afin de ne pas le réveiller ; ce n'est pas facile, car ce sont des pièces de métal. J'y parviens. Je vois en effet deux beaux pains dorés dans le four. Alors j'entends que ça bouge au-dessus. Je referme aussitôt ; le grand-père dit « qu'est-ce que c'est ? ». Je réponds quelque chose de convenu, genre « c'est moi ». Il dit « attends un peu, tu vas voir ». Alors je cours me cacher ... je monte un escalier de bois, tandis qu'il descend par l'autre escalier qui est en pierre, perpendiculaire au premier. Il me voit quand même. Il me court après, je redescends par un autre côté, je réussis à m'enfuir quand même. Et il retourne se coucher ; je vais alors recommencer la manœuvre quand je me réveille.*

Ce rêve a été fait la veille du jour où j'allais recevoir ma fille avec son compagnon et leurs deux enfants, 3ans ½ et 5 ans. Nous devions partir en vacances ensemble. De là l'interprétation : le grand-père qui dort à l'étage, c'est moi-même. Dans la vie quotidienne, en effet je ne suis pas en fonction de grand-père, car ils vivent loin, en province. Le grand-père dort et leur arrivée va réveiller cette fonction. En effet, ayant fait ce rêve et avoir été réveillé à 4h du matin je n'avais pas pu me rendormir. Le moins qu'on puisse dire, c'est que le rêve n'avait pas rempli sa fonction de gardien du sommeil. Si ce sont mes petits enfants qui me réveillent, c'est que, dans le rêve, celui qui tient le rôle de « moi » est identifié à l'un des petits enfants. Quand au grand-père, lui, il est identifié à ma fille ou pour le moins à une femme, puisqu'il garde ces deux pains dans son four, c'est-à-dire ses deux enfants dans son ventre. Donc, si je suis le grand père qui se réveille, je suis aussi identifié à ma fille, avec ses deux enfants dans *mon* ventre.

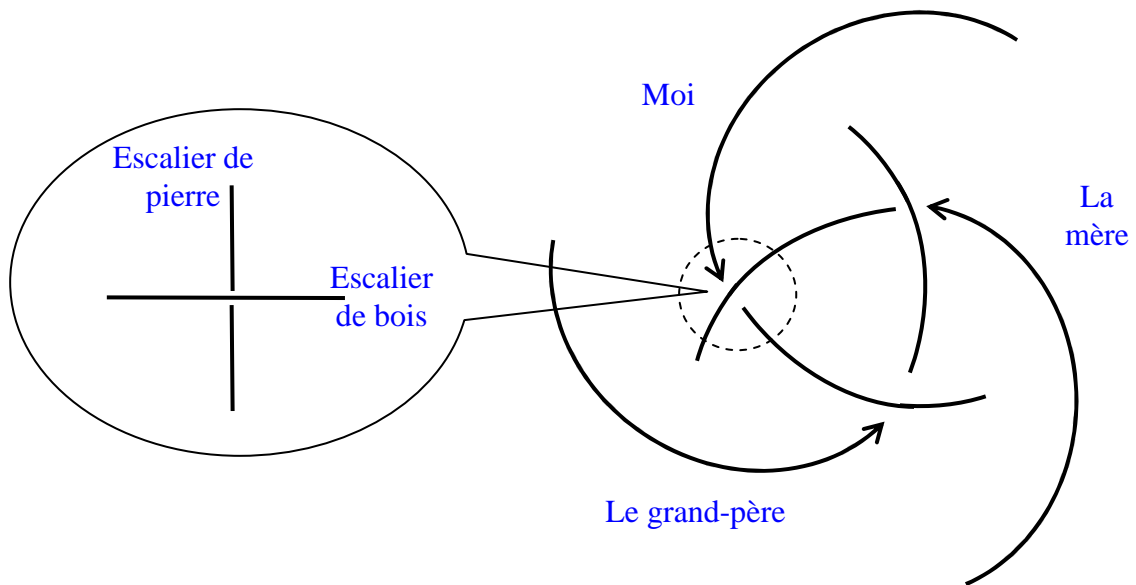
Le rêve indique en effet que, sous prétexte que ça risque de brûler, je veux récupérer au moins un pain pour moi. Ceci dévoile ma jalousie et donc mon désir de lui taxer au moins l'un de ses enfants. La brûlure en question n'est autre que celle de l'amour. Drôle d'amour que nous concocte l'inconscient... d'où ma fuite lorsque le grand-père s'en aperçoit, qui ne veut pas qu'on lui prenne ses pains, donc, traduction : en fait, je veux garder les deux pour moi, comme une femme qui ne saurait accepter qu'on la sépare de ses enfants. Mais cette figure-là étant la plus éloignée de mon moi conscient, je lui attribue l'identité d'un autre que je ne reconnais pas. Celui qui s'identifie à une mère, « c'est pas moi, c'est l'autre ».

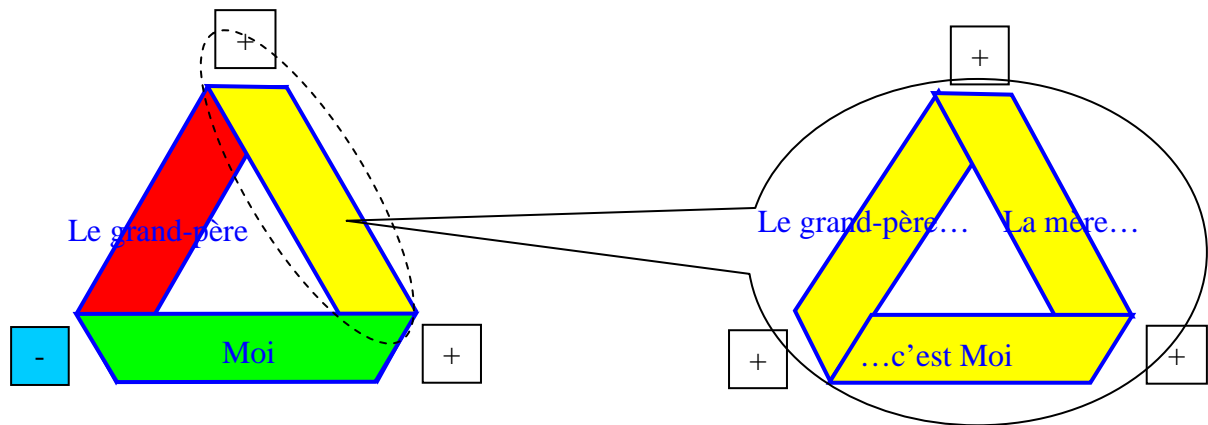
L'escalier en pierre pourrait appartenir à cette maison de Frambouhans qui est le lieu où habitait le père de la mère de ma fille autrement dit, pour moi, un grand-père à l'époque où ma fille n'était que ma fille et non une mère. A l'époque, je lui avais dérobé sa fille à ce grand père-là. Maintenant que ma fille est une mère, elle habite dans une ferme aussi, où se trouvent également un escalier de bois et un escalier de pierre semblable à celui de mon rêve. Ces escaliers unifient donc dans leur différence mes deux statuts, père et grand-père, et les deux époques. Dans la plus ancienne, je dérobois au grand-père sa fille, avec laquelle j'ai fait une fille qui elle même a fait deux garçons, et ce sont ces eux que je cherche à voler à ma fille dans la plus récente.

Mes escaliers me sont personnels, mais je les retrouve dans l'œuvre d'Escher *Relativité*, qui rappelle que toute l'œuvre de ce graphiste hollandais se base sur des développements de la bande de Mœbius, ici la bande de Mœbius homogène (à trois torsions de même sens). Son œuvre comme celle de bien d'autres artistes donne un label d'universalité à ce que je dévoile ici à partir de ma particularité. La forme mathématique de l'écriture de la bande de Mœbius en pose la structure, dépouillée de tous les particularismes.

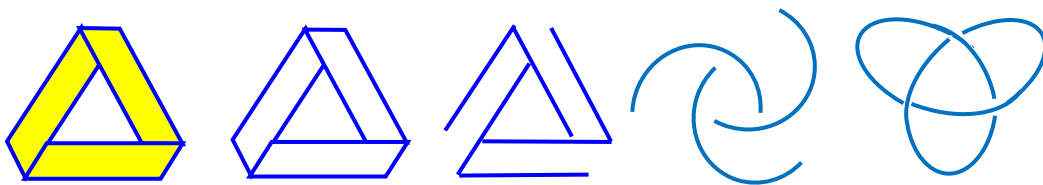


Au-delà de leur statut géographique baigné de souvenirs, la perpendicularité de mes escaliers peut s'expliquer d'une manière simple et topologique : il s'agit d'un croisement sur un nœud de trèfle, ou encore, d'une face et de l'autre face d'une bande de Mœbius. La question est presque posée clairement dans le rêve : « qu'est-ce que c'est ? » à la place de « qui es-tu ? », à laquelle je réponds évidemment par « c'est moi ». Pourtant, c'est moi le rêveur, donc le metteur en scène du rêve. Je suis donc aussi celui qui anime ce personnage « le grand-père » et qui lui fournis ses paroles. Le grand-père et moi sommes le même personnage, comme, sur un nœud de trèfle, un croisement de deux brins localement différents se produit en fait sur le même fil et, sur la bande de Mœbius, les deux faces sont une seule et même face. Freud avait raison : l'inconscient ignore le temps et la contradiction.



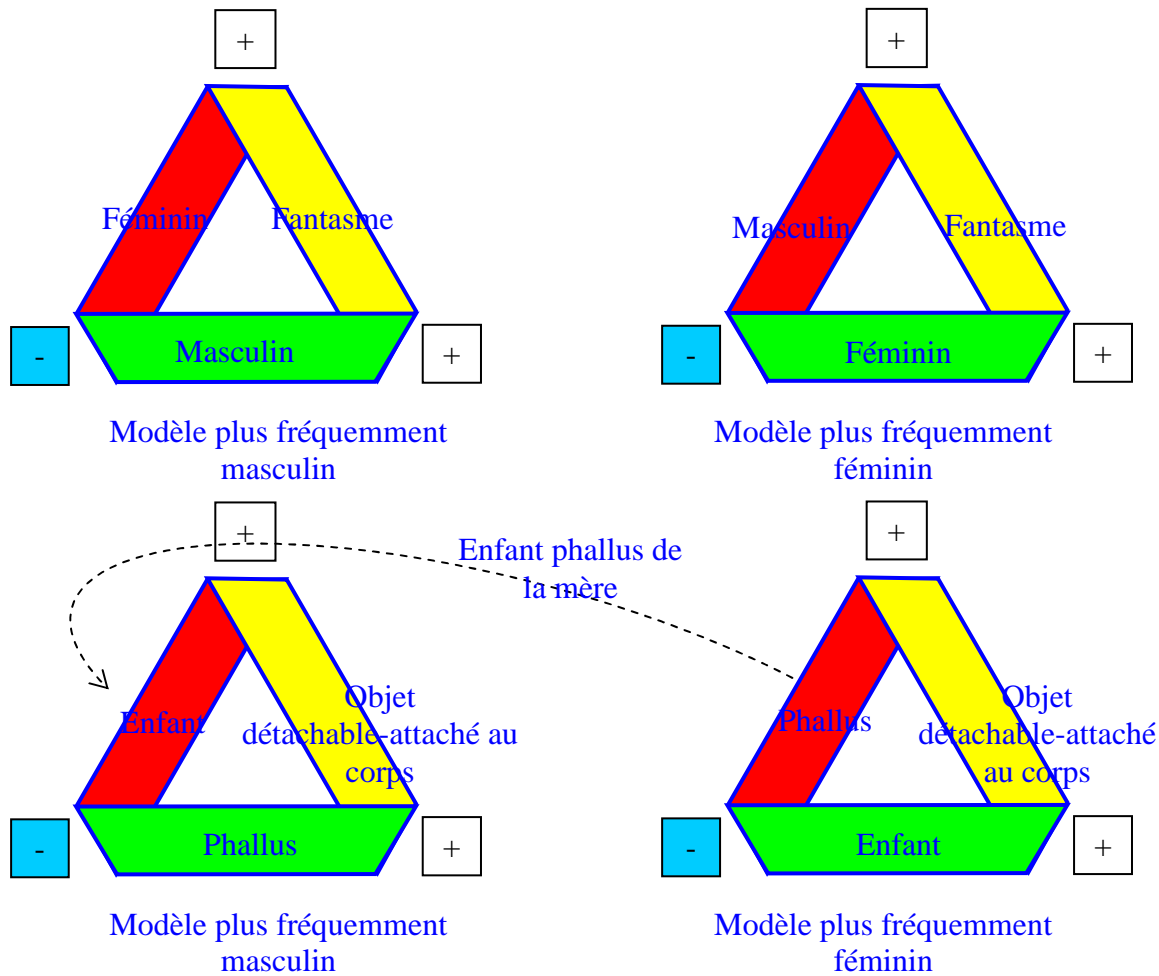


Je rappelle ici que le bord d'une bande de Möbius homogène est identique à un nœud de trèfle.



Enfin il faut remarquer la forme allongé de ces deux pains dorés : ce sont des phallus, bien dorés comme la chevelure blonde de mes petits enfants. Quand je disais que l'enfant est toujours le phallus de la mère, je peux ajouter : et du père, et du grand père en tant qu'ils s'identifient à une femme. La sexualité féminine, ce n'est pas l'apanage des femmes. Dans le genre humain, du fait du langage, les attributs et les fonctions ne sont plus arrimées à leur ancrage corporel, qui cependant subsiste. Le modèle de la castration fonctionne par analogie au modèle corporel : quelque chose du corps propre qui se détache du corps, mais à partir de là, il concerne aussi bien les hommes que les femmes qui le déclinent sur le mode de l'enfant ou du phallus, sans que la répartition symbolique suive absolument la division anatomique entre hommes et femmes. Ce qui se détache du corps, ce peut être encore de la merde ; c'est ce dont il avait été question dans mon livre « Scène primitive » et dans le début du présent écrit. Le langage glisse sans cesse entre les sujets, hommes et femmes véhiculant dès lors non plus ce qu'il en est de l'anatomie, mais ce qui de l'anatomie a glissé dans le langage et est devenu une entité à part, vivant de façon quasi autonome, avec ses règles défiant celles de la nature. La loi du symbolique, bien que s'appuyant sur les lois du réel, s'en détache et se met à fonctionner de façon autonome.

Le modèle de la bande de Möbius fonctionne aussi de cette façon : il y a une différence sexuelle, elle est anatomique, mais l'inconscient se fout de l'anatomie... tout en en tenant compte. Je le disais plus haut : l'inconscient ignore la contradiction. Cela s'écrit dans la globalité de la bande de Möbius homogène, sur laquelle les torsions sont toutes de même sens (3 sens +) : la contradiction n'est pas perçue, elle n'existe même pas. C'est le réveil qui permet de s'en rendre compte, ce qu'écrit la bande de Möbius hétérogène, qui repère à la fois les différences qu'impose la vie de veille et la contradiction qui est conservée dans le fantasme, lieu du compromis. Dans cette bande là, une torsion s'écrit de sens inverse aux deux autres, venant dire « non » au compromis (deux sens + un sens -).



L'envie du phallus est la forme que prend l'angoisse de castration chez une femme. On voit bien ici que ce n'est pas la possession d'un pénis qui protège de l'envie de phallus. Il en est de même pour l'angoisse de castration : une fois qu'une femme s'est munie d'un phallus imaginaire, que ce soit sous la forme la plus fréquente, celle d'un enfant, ou sous toute autre forme (pouvoir, savoir, argent, etc.) elle craint la castration, tout comme un garçon.

Le phallus est donc comme un poteau frontière placé au bord d'un littoral, celui-ci pouvant être la mère ou le manque de la mère, le rien. C'est le poteau rose, dit autrement pot-aux-roses.

Le grand-père fait partie des représentations pour lesquelles je n'ai pu qu'écrire quelque chose d'imaginaire au bord d'une inscription ne signalant qu'une absence. Étant mort avant ma naissance, je ne l'ai jamais connu. Pour nourrir l'imaginaire, je n'ai que ce qu'on m'a raconté de lui, et quelques photographies noir et blanc. J'ai dit que c'était deux faces de moi-même, et en effet, en deuxième prénom, je porte celui de ce grand-père paternel : Auguste. Peut-être est-ce pour cela que je l'identifie avec facilité au père de la mère de ma fille, puisque dans le rêve, il s'agit ensuite de ma fille et de ses enfants. Lui, je l'ai connu, je peux donc substituer son image à celle qui manque. Il n'était pas de la même génération que mon grand-père, mais plutôt de celle de mon père ; pourtant, lorsque je le côtoyais tout le monde l'appelait « grand-père », car il avait déjà de nombreux petits enfants. Il y a là de quoi fournir quelque bord à une écriture manquante, quelque chose d'inscrit en tant qu'une écriture circonscrivant le manque.

C'est dans le même registre que j'ai pu comprendre le graphisme sommaire de bateau que je ne cesse de dessiner machinalement avec un doigt sur un autre doigt, lorsque ma main est inoccupée. En effet, au début du 20<sup>ème</sup> siècle, mon grand père paternel, parti de rien, a fait fortune sur les bateaux entre Marseille et l'extrême orient. C'est ce qu'on m'a dit ; mais la manière dont il a fait fortune reste tout aussi mystérieuse que la façon dont il l'a perdue lorsque mon père avait 15 ans. Certes, sur les bateaux, il a fini intendant, celui qui s'occupe des recettes et des dépenses. Mais ceci est un travail salarié, avec lequel, normalement, on fait rarement fortune. Ce qui m'a amené à imaginer que, s'il a pu se payer une usine de chaussures à Marseille et un Hôtel dans les Alpes de Haute Provence, c'est soit qu'il s'est rendu coupable de quelques malversations dans les comptes des bateaux, soit qu'il a profité des voyages pour faire quelque commerce, voire quelque contrebande. Et, selon les dires de mon père, s'il a perdu sa fortune, c'est peut-être à cause de son propre intendant qui se serait rendu coupable de détournements de fonds. Je ne peux qu'imaginer, m'appuyant sur la vague idée de culpabilité régnant sur l'acquisition comme sur la perte.

Cette écriture sommaire d'un bateau, tracée d'un seul trait sur le corps différenciant un dedans d'un dehors, ne peut que faire référence à l'écriture de l'image du corps elle-même, telle que décrite dans le rêve des Andes. On l'a vu, celle-ci se heurtait à l'in-fini de l'image du corps au niveau du sexe. Le manque dans l'image du corps s'articule aussitôt au manque dans l'histoire de mon grand-père. Ainsi cet in-fini rejoint-il sur le même bord tout ce qui n'a pas trouvé écriture, avec cependant suffisamment d'éléments autour pour en dessiner une inscription : tout cela renvoie à l'origine, que ce soit celle du corps comme phallus de la mère ou celle du sujet comme phallus du père qui enjoint au fils de reconstruire le phallus de son propre père sous la forme symbolique de l'argent : ce qui, comme le phallus, peut être acquis puis perdu, ou perdu puis envié. Le sentiment de culpabilité relatif à la dette du père et du grand père se rattache donc à la menace de castration : le coupable est celui qui peut être coupé. Où nous retrouvons la problématique de la loi.

Ainsi, mon premier prénom, Richard, fait office du poteau rose planté sur les mystères du grand père, tels que retraduits c'est-à-dire écrits par mon père à ma naissance : Richard, celui chargé de refaire la fortune familiale. Mais Auguste, le deuxième prénom n'est qu'une répétition du prénom de l'ancêtre, sans plus de signification que cela. Il inscrit le mystère de cette richesse gagnée puis perdue, en quelque sorte la boîte aux lettres mal attachée sur son poteau, un vide (mal) tenu par un plein.

Pourquoi le dernier mot de la psychanalyse serait-il le phallus et non pas la mère ou le grand-père, soit, plus généralement, les ancêtres, soit, plus généralement encore, le grand Autre, c'est-à-dire tout ce qui se transmet de culture, de la loi, de la loi du langage, de grammaire et de syntaxe ? Et : y a-t-il un dernier mot de la psychanalyse ? Lacan le remplace par l'objet *a* ; c'est vrai que son abstraction le rend pratique : n'importe quel signifiant, n'importe quelle image ou lettre peut venir à cette place. Par exemple, ici, il y a le four représentant la fonction maternelle, et le pain représentant le phallus, qui lui-même peut se faire représenter par le pénis aussi bien que par les enfants, la merde ou l'argent. Dans mon rêve, il s'agit bien de vol, c'est-à-dire d'une séparation non consentie d'un objet considéré comme appartenant au corps.

Tout cela se passe au bord de l'oubli : toute l'intrigue du rêve se base sur ceci, que le grand père aurait pu oublier (les pains dans le four); et moi, je ne veux pas oublier, je veux tirer profit de ce qui est en gestation. La mention « ça va encore brûler » renvoie donc non seulement à l'amour, mais encore au souvenir d'une perte antérieure, c'est-à-dire à des souvenirs perdus ; c'est encore une fois une inscription au bord d'un quelque chose qui a été écrit, puis perdu, ou qui n'a jamais été écrit.

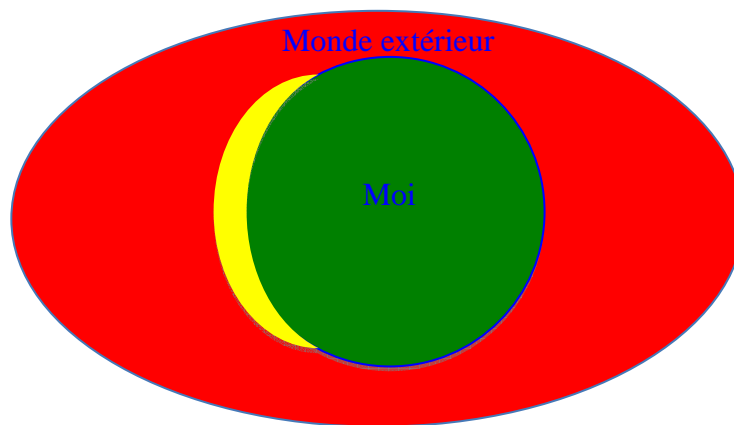
En ce sens, toute écriture manquante renvoie au manque que l'enfant n'arrive pas à écrire au lieu du sexe féminin.



### 3) La structure de bord : la matrice de l'écriture

J'ai fait appel au modèle de la bande de Möbius. Je voudrais montrer ici de manière plus large comment on en vient à ce modèle. Reprenons chacun des rêves sur lesquels j'ai appuyé ma démonstration. Digue, mur d'enceinte, mur de caca, entrée et sortie de la gare, trait dessin d'une archaïque image du corps, chemin à flanc de montagne, tout cela renvoie à une structure de bord. Le rêve des Andes en révèle la substantifique moelle : il s'agit de la frontière entre le moi et le monde extérieur. Nous aimerions tous qu'elle soit clairement délimitée, nous conférant indépendance et identité : je suis homme ou je suis femme, j'ai mes idées et mes désirs qui ne sont pas ceux des autres. Il n'en est pas ainsi et l'une des fonctions du rêve est justement de tenter d'y remédier en redessinant ce qu'il y a de flou dans le contour. Il y parvient sans doute partiellement, mais il finit par se heurter à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et qui se signale par de vagues inscriptions, esquissant la plage de flou aux limites du bord strictement écrit.

A partir de ce constat, on pourrait être tenté de représenter ainsi la coupure entre le moi et le monde extérieur<sup>3</sup> :



Sur une partie du pourtour, le trait bleu, la délimitation est une coupure : celle-ci a une dimension, au lieu des deux de la surface, et ne consiste qu'en vide. Sur une autre partie, la différence comporte une zone de flou, le croissant jaune, qui n'est pas une coupure, mais une surface dont on ne saurait dire si elle appartient au moi ou au monde extérieur. Ceci peut se comprendre de deux façons : soit l'écriture de deux lettres contradictoires (à la fois moi et monde extérieur), soit l'inscription d'un caractère illisible (ni moi, ni monde extérieur). L'inconscient est composé de ces deux occurrences, la première constituant ce que Freud appelait le refoulement proprement dit, la seconde le refoulement originaire. Ce sont aussi les expressions des deux théorèmes de Gödel, démontrant l'impossibilité de l'éradication des paradoxes sous leurs deux formes, le contradictoire (oui et non) et l'indécidable (ni oui, ni non).

Les lettres contradictoires s'expliquent aisément : par exemple, je suis obligé de constater *et* je n'admets pas de sentiments incestueux à l'égard de ma mère et de ma fille. Je refoule donc la représentation de ces sentiments. Je ne veux rien en savoir, ce qui fait que je n'y ai même pas accès dans le monde extérieur, comme par exemple Œdipe qui voit revenir la peste dans le monde, comme témoignage extérieur de son crime. Mais je peux y avoir accès si je décrypte *l'écriture* qui en apparaît comme dans un monde extérieur, celui du rêve, qui

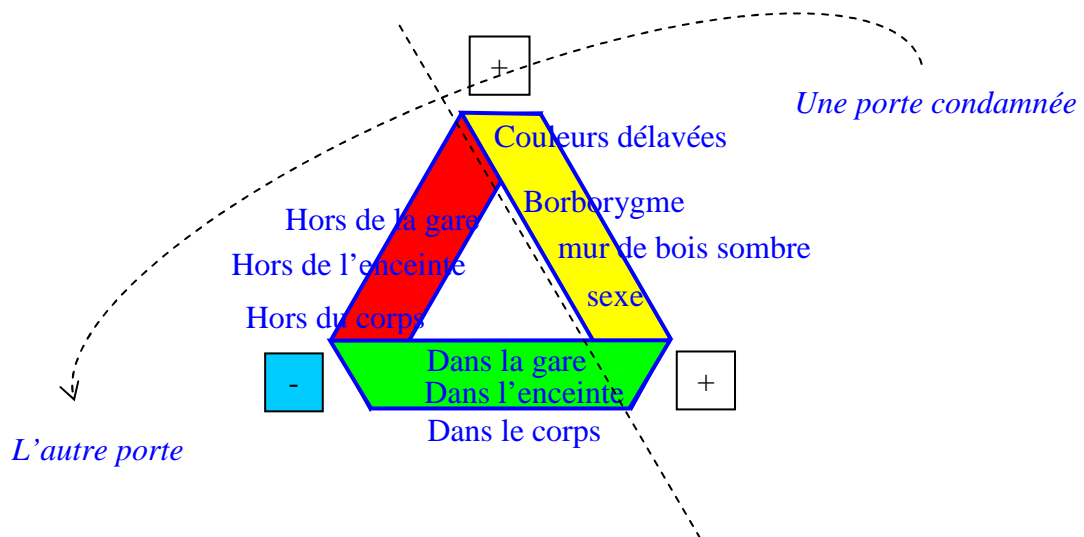
---

<sup>3</sup> Je me suis abstenu ici de référence aux cercles d'Euler, pour ne pas compliquer inutilement le propos.

n'est que la mise en scène de mon monde intérieur. Les *inscriptions* illisibles, eh bien on ne peut pas les lire, donc on ne peut rien en dire. Pas de décryptage possible. Tout ce qu'on peut faire est tenter d'en donner des écritures après-coup, dont on peut se demander, comme dans mon rêve des Andes, si elles sont bien authentiques. Ainsi, ce rêve permet de réinterpréter les deux précédents de la façon suivante : les couleurs délavées illisibles, les borborygmes incompréhensibles relèvent, les premières, de l'entrée *et* de la sortie du ventre de ma mère, les seconds de l'entrée de ma mère *et* de sa sortie de mon anus. Mais ce ne sont que réinterprétations, car chaque rêve en reste aussi à ce point de butée de l'inscription illisible réitérée : le mur que je crois traverser pour sortir, mais qui ne me mène « je ne sais comment » qu'au-dessus ; le mur de couleur caca qui supporte ma fille, m'empêchant de sortir de la gare au moment même où je me dirige vers l'extérieur ; le sable du chemin qui efface le dessin quand je marche dessus.

Or, quelle est la coupure d'une surface qui serait en même temps une surface ? C'est la bande de Möbius homogène dont j'ai parlé plus haut. Ses trois torsions de même sens signifient qu'en aucun lieu on ne peut se dire avec certitude dessus ou dessous. On est toujours et partout dessus et dessous. C'est pourquoi je la colore entièrement en jaune, comme le croissant de flou ci-dessus. Prenons donc ce fait comme métaphore de l'impossibilité de s'orienter entre dedans et dehors. C'est une écriture du moment du rêve comme psychose locale. Puis, au réveil, l'interprétation permet de réaliser les coupures nécessaires à la vie de veille, sauf pour les lieux illisibles (inscriptions, indécidable) et sachant que les écritures contradictoires, qui viennent d'être séparées par la lecture, conservent leur aspect concomitant dans l'inconscient.

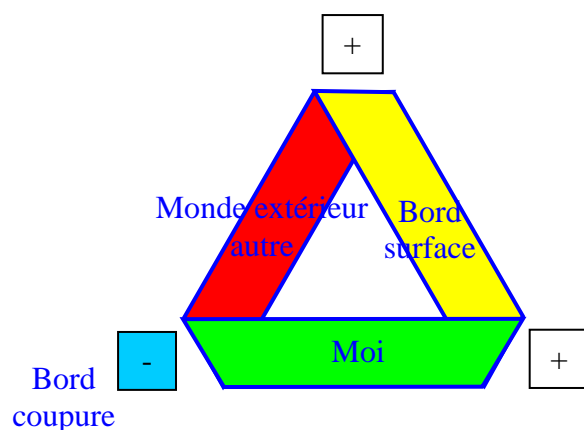
Voici ce que donneraient quelques écritures des rêves sur la bande de Möbius hétérogène ainsi constituée :



La liste des items ainsi posée n'est pas limitative.

Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ne cesse de pousser à l'écriture, comme les sables mouvants du chemin des Andes ne cessent de pousser les gardiens du site à la reconstitution du patrimoine.

Sous les aspects les plus divers, nous devons nous rendre à l'évidence de la même structure, que nous pourrions théoriser ainsi :



Le bord-coupure à une dimension se lit dans la torsion dont le sens s'oppose à celui des deux autres torsions. Elle est représentée dans l'écriture par le petit trait oblique qui sépare le dessous du dessus tandis que dans les autres torsions, en suivant le même sens antihoraire, ce trait (oblique à droite, horizontal au-dessus) sépare le dessus du dessous. La torsion est à lire dans un sens dynamique, comme ce qui opère le passage d'un lieu à un autre, d'un dessus à un dessous.

Ainsi dans le rêve de la bergerie abandonnée, je passe d'une porte condamnée (on ne peut pas entrer) à l'autre, étroite (on peut sortir, quoique...), comme lorsque, s'identifiant à son image dans un miroir, on passe de devant à derrière et de droite à gauche. Face à la condamnation de la porte originale, à l'illisible des inscriptions, je me retourne en un mouvement de torsion pour tenter d'écrire ce que je n'ai pas pu lire. Alors, la porte qui devrait me faire passer de dedans à dehors ne parvient qu'à me faire monter de bas en haut, comme à travers le mur. Ce moment du rêve nous donne à lire un bel exemple de bord-surface, c'est-à-dire de coupure qui ne parvient pas à séparer. Elle écrit un compromis entre le désir de sortir et le désir de rester dedans, qui par leur contradiction, induit un refoulement. Ce refoulement, la torsion même, c'est-à-dire le mouvement de rejet de représentations contradictoires, est représenté par la première torsion de sens +, vers la zone de surface qui conserve, pour le lecteur, la contradiction des lieux : dessus et dessous. Il écrit la maxime « je n'en veux rien savoir », lisible dans ce rêve sous la forme du « je ne sais comment » de ma montée sur le mur d'enceinte.

Une deuxième torsion de même sens opère un premier mouvement de retour vers le conscient : la dénégation de Freud, qui obère d'un label négatif la représentation redevenue consciente. Si je n'avais pas une grande expérience de l'interprétation des rêves, je n'aurais pu que dire, en parlant de l'enceinte : ce n'est pas ma mère, ou comme le dit le rêve de la gare anglaise, elle ressemble à ma fille, mais ce n'est pas ma fille, ou encore, ce mur couleur marron, ça ne peut pas être du caca. Une représentation est reconnue, mais son sens métaphorique est dénié. La maxime qui illustre ce deuxième mouvement pourrait être : « c'est pas moi, c'est l'autre ». L'autre femme, l'autre fille, l'autre signification, mais aussi dans la vie courante : c'est l'autre qui a fauté, c'est l'autre le méchant, l'irrespectueux, l'incestueux. Ce qui a amené Freud à inventer le concept de clivage (*Spaltung*) et fait dire à Lacan : « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre ».

La troisième torsion accomplit l'interprétation. La représentation est reconnue, cette fois sous une forme positive : oui, c'est bien ma mère, ma fille, du caca, oui, il y avait bien contradiction entre des représentations inconscientes. C'est pourquoi cette torsion est de sens contraire aux deux autres. Elle accomplit la réintégration dans le moi des représentations bannies... tout en se heurtant à nouveau, soit à d'autres contradictions, soit à ces mêmes

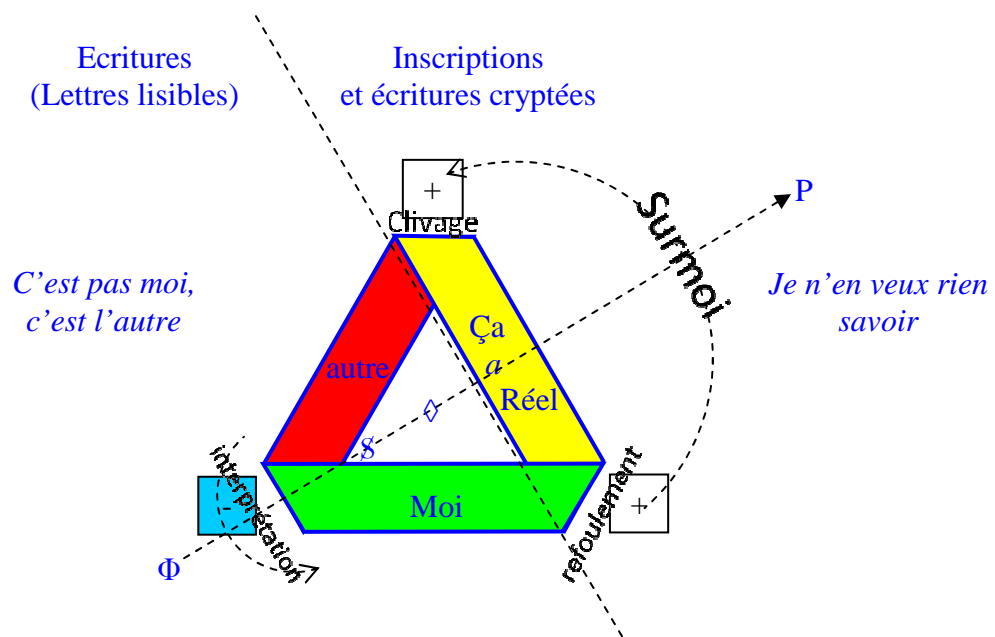
contradictions qui ne cessent pas d'être présentes, soit aux inscriptions originaires qui n'ont pu être transcrites.

Nous pouvons à présent répondre à la question posée au fronton de cet article : où est le sujet ? Il se trouve dans cette troisième torsion. Comme l'évoque le rêve des Andes, celle-ci se place sous le signe du phallus, car celui-ci est le symbole de la symbolisation, c'est-à-dire le symbole de l'élévation de ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, les inscriptions du réel, au statut d'écriture : le travail des gardiens du site archéologique, chargés de refaire les écritures supposées originales qui ne le sont plus depuis longtemps. Mais aussi le doigt phallique de la mère qui pointe dans le journal une écriture, là aussi en place d'une mystérieuse origine anale. Mais également, du haut de l'enceinte, le point de vue sur le guide de la randonnée qui, sachant lire une carte, écrit le chemin sur le terrain. Mais enfin le grand-père, détenteur de l'histoire ignorée de la famille, qui veut en garder jalousement le secret tout en indiquant ce qui va inconsciemment se transmettre et s'écrire par la vie de ses arrières petits enfants, histoire rejoignant celle de la découverte du sexe de l'origine dont le vide ne se remplit que d'un fantasme phallique exactement identique à ces enfants eux-mêmes.

Pas plus que l'origine, le sexe féminin ne trouve d'écriture dans l'inconscient que par le biais du phallus, qui écrit la contradiction entre sa présence ici et son absence là. C'est pourquoi je le place dans ce trait écrivant la torsion juste en face et en parallèle avec la surface écrivant la résistance à cette torsion. Le phallus écrit néanmoins ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire : c'est un paradoxe car, ce faisant, il ne résout pas la question originare ni le problème du féminin. Il faut donc bien le conserver comme tel : un paradoxe, établissant illégalement la table de la loi.

Si la différence des torsions + et - peut être lue en comparaison avec une pile électrique qui ne produit de courant que par l'opposition de ses pôles, nous voyons ici le système psychique comporter un pôle de résistance supplémentaire : deux + s'opposent à un -. Ce sont les forces refoulantes que Freud appelait le surmoi. Elles sont d'ordre moral et logique, c'est-à-dire de l'ordre de la loi : « c'est pas bien » et « c'est contradictoire » conjuguent leurs efforts pour faire glisser les représentations incompatibles dans la zone jaune. S'opposant au Sujet dans la torsion -, il s'agit donc, dans ces deux torsions +, du surmoi.

On se rappelle qu'une fois sur le mur d'enceinte, j'apercevais au loin mon ami Henry, dans lequel je reconnaissais une figure du père, en tant qu'il était le guide de la randonnée. Il était donc le maître de l'orientation. Or, s'orienter c'est, dans un premier temps, pour l'enfant, apprendre à distinguer ce qui est bien de ce qui est mal. On ne met pas son caca n'importe où, on ne mange pas n'importe où ni n'importe comment. On ne peut pas coucher avec maman, orientation fondamentale qui mènera l'enfant devenu grand vers un autre partenaire sexuel. On ne retourne pas dans le ventre de maman, sous quelque forme que ce soit. Tout cela donne du sens à la vie, ce qui suppose en effet l'opposition des sens contraires. L'un doit être refoulé pour que l'autre indique la bonne direction. Cette contradiction se reflète dans l'opposition dissymétrique des + et des - de la bande de Moëbius. En opposition à la torsion - du sujet, le père va être celui qui donne cette orientation vers le dehors, ainsi que je m'en aperçois dans ce rêve. Sous le signe du père se rangent donc les mouvements de torsions refoulants du surmoi, permettant l'écriture, c'est-à-dire la mémoire des expériences heureuses et malheureuses sur lesquelles se forme le moi.



Ainsi le sujet trouve-t-il son orientation par la visée du Nom-du-Père, P, équilibrant les fonctions de refoulement du surmoi et d'interprétation qui lui sont propres. Par opposition au moi qui, paradoxalement, est un objet, objet d'investissement libidinal du narcissisme, le sujet est une fonction. Le moi est donc représenté par une surface et le sujet par une torsion, qui cesse de s'écrire, puisqu'il s'agit d'un mouvement que la fixité de l'écriture ne permet pas. Qui plus est, ce mouvement nécessite un passage dans une troisième dimension qui n'est pas dans le plan de la page, sauf à l'état symbolique. Le sujet n'est donc pas vraiment écrit, sachant qu'il est sans cesse à l'œuvre. Comme le temps et la troisième dimension, tous deux présent-absent dans cette écriture, il est logique que le sujet soit articulé par le phallus  $\Phi$  et le Nom-du-Père P, tous les deux également fonctions et, à ce titre, également présent-absent. Ce sont en quelque sorte les trois modalités de la torsion – qui vient dire *non* aux deux torsions + du surmoi. Où l'on voit la complexité du modèle de l'appareil psychique : ce non est à la fois libération et respect de la loi du père. A l'inverse, la loi du père contribue au refoulement, mais aussi à la libération des chaînes du fantasme. La psychanalyse est la pratique qui permet la traversée de ce fantasme, selon l'orientation des deux flèches contradictoires, celle, circulaire, qui mène du refoulement à l'interprétation, permettant de révéler l'autre orientation inconsciente, la flèche rectiligne qui suit la formule du fantasme,  $\$ \diamond a$ .

vendredi 25 novembre 2011